FRANCE FOOTBALL

À L'ORIGINE DU BALLON D'OR®

N° 3 960

NOVEMBRE 2025

BALLON D'OR

Savicevic, sa vie, son œuvre

ENTRETIEN

"PAS BESOIN D'ÉLOGES POUR ÊTRE HEUREUX"

Julian Alvarez

+

AU TABLEAU !
Krul ramène sa séance

AUTOPORTRAIT
Pierre Kalulu, lu et relu

REPORTAGE
Cazorla, prince des Asturies

Supplément de L'ÉQUIPE n° 26 016 – 8 novembre 2025 – Ne peut être vendu séparément. Ali Sallusti/L'Équipe

CÉRÉMONIE DU VÉLO D'OR

VENDREDI 5 DÉCEMBRE
À 21H

EN DIRECT ET EN EXCLUSIVITÉ
SUR LA CHAINE L'ÉQUIPE

8 CATÉGORIES

Vélo d'Or Hommes
Vélo d'Or Femmes

Trophée Eddy Merckx Hommes
meilleur coureur de Classiques de l'année
Trophée Eddy Merckx Femmes
meilleure coureuse de Classiques de l'année

Trophée Bernard Hinault Hommes
meilleur coureur français sur route
Trophée Bernard Hinault Femmes
meilleure coureuse française sur route

Trophée Para-cyclisme

Prix Gino Mäder

TISSOT
Partenaire officiel

LCL
Partenaire officiel

FRANCE FOOTBALL

LE SUPPLÉMENT MENSUEL DE *L'ÉQUIPE*

DIRECTION, ADMINISTRATION, RÉDACTION, VENTES, PUBLICITÉ
40-42, quai du Point-du-Jour
CS 90302
92100 Boulogne-Billancourt Cedex
T. 01 40 93 20 20

L'ÉQUIPE
Société par actions simplifiée
Siège social : 40-42, quai du Point-du-Jour CS 90302
92650 Boulogne-Billancourt Cedex

PRINCIPAL ASSOCIÉ
Les Éditions P. Amaury

PRÉSIDENTE
Aurore Amaury

DIRECTEUR GÉNÉRAL, DIRECTEUR DE LA PUBLICATION
Rolf Heinz

RÉDACTION
DIRECTEUR DE LA RÉDACTION
Matthias Gurtler

RÉDACTEUR EN CHEF
Vincent Garcia

RÉDACTEUR EN CHEF ADJOINT
Emmanuel Bojan

RÉDACTION
Dave Appadoo
Olivier Bossard
Francis Magois
Thomas Simon
Théo Troude
Némir Chelhot

RESPONSABLES D'ÉDITION
Laurent Crocis
Olivia Blondy

DIRECTION ARTISTIQUE
Yann Le Duc, Pierre Wendel, Fabien van der Elst

RESPONSABLES ICONOGRAPHIE
Virginie Hadri, Arnaud Jacob, Laurent Loustalot

ADMINISTRATION, DIRECTEUR PRÉPRESSE ET FABRICATION
Bruno Jeanjean

PHOTOCOMPOSITION, PHOTOGRAVURE
SAS L'Équipe

IMPRESSION
Newsprint, SIEP
Origine du papier : Allemagne
Certifié : PEFC, eutrophisation : Ptot 0.003 kg/T de papier

SERVICE ABONNEMENTS
T. 01 76 49 35 35

PUBLICITÉ
Amaury Media

PRÉSIDENTE
Aurore Amaury

DIRECTEUR GÉNÉRAL
Kevin Benharrats

DIRECTRICES GÉNÉRALES ADJOINTES
Laurence Bucquet
Christèle Campillo

EXÉCUTION-PLANNING
Nadia Lanak, Ghislaine Davoust

COMMISSION PARITAIRE
N°1227K82523
ISSN02453312

Certifié PEFC
Ce produit est issu de forêts gérées durablement
PEFC
www.pefc-france.org

ACPM
LE TRI FACILE

Ballon d'Or et France Football sont des marques déposées. Toute reproduction est susceptible d'entraîner des poursuites. Tous les textes et photographies sont placés sous le copyright France Football et Presse Sports. Toute reproduction, même partielle, est formellement interdite.

Pierre Lahalle/L'Équipe

AVANT-PREMIÈRES

Emmanuel Bojan
Rédacteur en chef adjoint

Ce n'est pas donné à tout le monde de réussir ses premiers pas, encore moins d'entrer dans l'histoire. Plusieurs protagonistes de notre numéro cumulent ces talents. Julian Alvarez traîne la réputation de gagner à peine arrivé, à River (Copa Libertadores), en sélection (Copa America, Coupe du monde), à City (Ligue des champions, Premier League, Cup). Mais celui qui comptait à 23 ans un palmarès de briscard n'a pas abandonné en chemin son humilité. Le gardien Tim Krul, lui, peut parader pour l'éternité. Il a foulé la pelouse spécifiquement pour hisser haut les Pays-Bas lors de la séance de tirs au but contre le Costa Rica en 2014, ses premières et dernières minutes en Coupe du monde. La prochaine débute dans sept mois, et Mexico, dans son stade Azteca, deviendra l'unique ville - de foot - à accueillir pour la troisième fois le match inaugural. Chez les Kalulu, ce ne sont pas trois, ni cinq, comme les Shankly, mais quatre frères devenus footballeurs pros.

Le quadra Santi Cazorla en est toujours un, revenu à ses amours originelles dans son club formateur du Real Oviedo, preuve que l'herbe est plus verte qu'ailleurs dans les prairies asturiennes. Il est des premières plus ou moins glorieuses. Avec le Milan, Dejan Savicevic s'enorgueillit d'avoir refusé avant les autres en Serie A de s'asseoir sur le banc des remplaçants. De dépit, il a aussi réclamé son départ du club quand Ginola ou Figo étaient annoncés. Bien sûr, il n'était pas le premier joueur dévoré par l'ego à pousser l'inélégance à cette extrémité, et ne sera pas le dernier, un rôle occupé provisoirement par Vinicius Jr. en cours de Clasico. Au Genoa, Patrick Vieira est loin d'être le premier entraîneur viré juste après avoir été conforté par son président. Cette saison en Ligue 1, Habib Beye a été le premier menacé, mais pas le premier "remercié" (Hütter, à Monaco). Il tient encore les rênes, comme Savicevic à la Fédé du Monténégro, toujours pas convié au Mondial, contrairement aux novices de l'été prochain, Cap-Vert, Jordanie et Ouzbékistan.

France Football, tous les deuxièmes samedis de chaque mois avec L'Équipe :
Chez votre marchand de journaux
Par abonnement, rendez-vous sur *www.lequipe.fr/go/francefootball*

Sommaire

ZONE MIXTE

6 Instantanés
Koundé, opération dragon
Maroc, jeunesse dorée

10 Mon héroïne
Lolita Ortiz, la pionnière du Barça

À L'AFFICHE

12 Entretien
Julian Alvarez : “Mon père nous disait : « Pas de tatouage, pas de cigarette, pas d'alcool »”

22 Autoportrait
Pierre Kalulu : “On débat des *Quatre accords toltèques*”

28 Reportage
“Saint” Cazorla, prophète en son pays

36 Récit
Le calvaire de Jerce Reyes, emprisonné au Salvador

42 Au tableau !
Tim Krul : “Je savais que ça pouvait les déstabiliser”

TEMPS ADDITIONNEL

48 Ville de foot
Mexico attend son heure

56 Design
Les artistes parlent aux artistes

BALLON D'OR

58 Sur les traces de...
Savicevic sans filtre

65 Paroles de juré
Ibrahima Diallo : “Guirassy fait la fierté du pays”

66 Pas trop cliché
Giacinto Facchetti, l'effet miroir

Ali Sallusti/L'Équipe - Alexis Réau/L'Équipe - Laura Acquaviva - Alex Coghe/L'Équipe - Savo Prevelic/L'Équipe

© photo L'Équipe

SUIVEZ EN DIRECT

LA COUPE DU MONDE DE BIATHLON

SUR LA CHAINE L'ÉQUIPE

29 NOVEMBRE - 7 DÉCEMBRE 2025
SUÈDE — ÖSTERSUND

12 - 14 DÉCEMBRE 2025
AUTRICHE — HOCHFILZEN

18 - 21 DÉCEMBRE 2025
FRANCE — ANNECY - LE GRAND BORNAND

8 - 11 JANVIER 2026
ALLEMAGNE — OBERHOF

14 - 18 JANVIER 2026
ALLEMAGNE — RUHPOLDING

22 - 25 JANVIER 2026
TCHÉQUIE — NOVE MESTO

5 - 8 MARS 2026
FINLANDE — KONTIOLAHTI

12 - 15 MARS 2026
ESTONIE — OTEPÄÄ

19 - 22 MARS 2026
NORVÈGE — OSLO

la chaine L'ÉQUIPE

À retrouver sur le canal 21 de la TNT
et tous les opérateurs

UNHCR
ACNUR
The UN Refugee Agency

OPÉRATION DRAGON

Après avoir donné un bref cours de karaté à ses coéquipiers barcelonais Pedri et Ferran Torres avant un entraînement, c'est en plein match de Ligue des champions (contre l'Olympiakos, 6-1) que Jules Koundé a laissé ses qualités s'exprimer dans cet art martial. Avec style et la fureur de vaincre dans le regard.

Sergio Ros/IMAGO/Psnewz

JEUNESSE DORÉE

Le Maroc célèbre sa première Coupe de monde des moins de 20 ans, acquise au Chili grâce à sa victoire face à l'Argentine en finale (2-0). Après le Ghana en 2009, les Lionceaux de l'Atlas deviennent la deuxième équipe africaine à remporter ce trophée. De bon augure pour les grands avant la CAN et le Mondial ?

Jorge Villegas/XinHua/Icon sport

UNE VIE AVANT BONMATI

Capitaine du Barça une décennie durant, la pionnière Lolita Ortiz a posé avec ses coéquipières, dans les années 1970, les bases du succès actuel de l'équipe féminine catalane.

Par Florent Torchut, à Barcelone (Espagne). Photos Pierre Mérimée/L'Équipe

Elle est venue avec deux cabas chargés de souvenirs, mais les plus beaux sont ceux qu'elle raconte. Lolita Ortiz, Dolors Ortiz Castañer de son nom complet à l'état civil, a disputé le premier match de la section féminine du Barça, le jour de Noël 1970, et on devine que ce mariage était écrit.

10

"Lorsque mes parents m'ont offert ma première poupée, je lui ai immédiatement enlevé les bras et les jambes pour shooter dedans, se remémore la joviale octogénaire *(81 ans).* J'étais une petite fille très agitée. Jeune adulte, je traversais une phase de déprime lorsque j'ai découvert dans le journal que le Barça cherchait des joueuses. Je me suis aussitôt présentée."

Le président Agusti Montal avait accepté qu'une formation féminine joue en lever de rideau du match amical des hommes face au CSKA Sofia afin de récolter des fonds pour les hôpitaux locaux. Une quinzaine de pionnières, vêtues d'un maillot blanc, affrontent Centelles (0-0, 4-3 aux t.a.b.). "On a exigé que le club nous donne au moins des chaussettes bleues et rouges, confie Lolita Ortiz, rencontrée à l'Agrupacio Jugadors *(l'association des anciens joueurs)* du Barça, à deux pas du Camp Nou. Au moment d'entrer sur la pelouse, on a entendu un intense murmure. Les dimensions du terrain avaient été réduites !"

Les remarques machistes affluent depuis les tribunes, mais Lolita jure ne pas y avoir prêté attention. Tout juste se souvient-elle du commentaire d'un journaliste qui prétendait que ces profanes risquaient de perdre leur soutien-gorge. Ortiz et ses camarades poursuivent l'aventure sous les ordres d'Antonio Ramallets, ancien gardien de but de la sélection espagnole. "C'était un honneur pour nous d'être entraînées par le Chat du Maracana *(surnom donné par le public brésilien lors de la Coupe du monde 1950)*, affirme l'ancienne élève du lycée français de Barcelone. Il nous traitait comme de véritables athlètes."

Sur le terrain en étant enceinte

En 1971-1972, la Peña Femenina Barcelonista dispute le premier Championnat de Catalogne. Ortiz termine meilleure buteuse de l'équipe avec 26 réalisations. En début de saison, elle est nommée capitaine, à la place de son amie Inmaculada Cabeceran. "Dans ma vie, je ne me suis pas toujours sentie valorisée, alors ç'a été un choc, je suis presque tombée à la renverse sur le banc", relate l'ex-attaquante, tantôt ailière, tantôt en pointe. "J'étais petite *(1,55 m)* mais je courais énormément et je protégeais bien mon ballon."

Il lui est arrivé de jouer enceinte. "Cela faisait deux mois que je n'avais pas mes règles, mais le test de grossesse s'était révélé négatif. J'avais dit à la défenseuse de Sabadell, une amie, de ne pas me rentrer dedans… Et je ne m'étais pas trompée !"

En 1981, une déchirure d'un ménisque et d'un ligament croisé antérieur la pousse à stopper sa carrière, à 37 ans, après une décennie sous la tunique blaugrana, et des tournois glanés à Cannes, Menton ou en Autriche.

Récemment, elle a découvert qu'elle avait manqué une sélection avec l'Espagne. "J'ai retrouvé la publication annonçant les joueuses convoquées. Personne ne m'avait prévenue", regrette Lolita. En guise de réparation, la Fédération lui a envoyé un maillot. Ces derniers temps, c'est à Aitana Bonmati, triple Ballon d'Or, qu'elle a demandé une tunique. Car cette pionnière ne manque aucun match du Barça au stade Johan-Cruyff.

Si elle vient de se faire opérer d'une cataracte, Lolita Ortiz n'en a pas pour autant perdu sa technique balle au pied... Elle se met ainsi à dribbler avec dextérité dans les bureaux de l'Agrupacio Jugadors avec un ballon en cuir utilisé pour la séance photo. Et se replonge dans ce jour de Noël 1970 où elle disputait le premier match d'une équipe féminine blaugrana.

JULIAN ALVAREZ

"MON PÈRE NOUS DISAIT : « PAS DE TATOUAGE, PAS D'ALCOOL »"

Aussi discret dans la vie que combatif sur un terrain, le buteur de l'Atlético de Madrid nous raconte sa trajectoire depuis la campagne argentine, le goût de l'effort transmis par ses parents et les secrets de son palmarès bien fourni.

Texte
Florent Torchut, à Madrid (Espagne)

Photos
Ali Sallusti/L'Équipe

À 25 ans, Julian Alvarez a déjà remporté tous les titres majeurs : Coupe du monde, Copa America, Ligue des champions.

Julian Alvarez
25 ans. Né le 31 janvier 2000 à Calchin (Argentine). 1,70 m ; 71 kg. Attaquant. International argentin (49 sélections, 13 buts).

Parcours
River Plate (2018-2022), Manchester City (2022-2024), Atlético de Madrid (depuis août 2024).

Palmarès
Coupe du monde 2022 ; Finalissima 2022 ; Copa America 2021 et 2024 ; Ligue des champions 2023 ; Supercoupe d'Europe 2023 ; Coupe du monde des clubs 2023 ; Copa Libertadores 2018 ; Recopa Sudamericana 2019 ; Championnat d'Angleterre 2023 et 2024 ; Championnat d'Argentine 2021 ; Coupe d'Angleterre 2023 ; Coupe d'Argentine 2019 ; Supercoupe d'Argentine 2019 ; Trophée des champions d'Argentine 2021.

"Vous avez grandi à Calchin, une petite ville de la province de Cordoba, dont la plupart des habitants sont agriculteurs. Quelles chances un garçon né là-bas a-t-il de devenir footballeur pro ?
Dans une ville de 3 000 habitants, les possibilités sont très réduites. Par le passé, deux autres joueurs nés à Calchin sont devenus professionnels *(dans les années 1980)* : German « Tato » Martellotto, qui a joué en Argentine et au Mexique, et José Luis « Chivo » Rolfo. Globalement, les opportunités sont rares quand on vient d'un coin si reculé. Malgré tout, j'ai été repéré et, à partir de là, d'autres portes se sont ouvertes.

Quel rôle a joué votre éducation dans votre parcours ?
Dès le départ, ma famille m'a inculqué de fortes valeurs : l'implication, le travail, l'effort qu'on doit produire pour obtenir ce que l'on veut. Je voyais ce que faisaient mes parents chaque jour au travail et ça m'a marqué. Ma mère est professeure et mon père travaillait dans les champs, avant de devenir conducteur de camion. Il a toujours été lié à la terre. Ma mère s'occupait de nous à la maison et nous passions aussi beaucoup de temps avec mes frères chez ma grand-mère, qui a été un pilier fondamental de notre éducation.

"Les opportunités sont rares depuis un coin si reculé comme Calchin"

À quel moment est née votre volonté de devenir footballeur ?
Très tôt. À la maternelle, lorsque j'avais 4 ou 5 ans, dès que j'ai commencé à écrire. Avec mes deux grands frères, nous passions nos journées à jouer au foot dans la rue, sur la petite place près de chez nous, et, quand on rentrait, on continuait à la maison. Ma mère nous grondait car on cassait des objets… Je n'ai jamais imaginé autre chose comme avenir. Heureusement, j'ai pu y parvenir et j'en suis très heureux.

Être le benjamin d'une fratrie de trois garçons a-t-il été un atout ?
Quand vous êtes le petit dernier, les aînés vous montrent le chemin. Ils ont été les premiers à faire des bêtises et se faisaient souvent attraper et gronder. En les observant, j'ai appris à être plus rusé, j'essayais de ne pas tomber dans les mêmes pièges. Je jouais aussi avec eux et leurs amis. Forcément, c'était dur physiquement. J'ai dû apprendre à surmonter cette différence d'âge et de gabarit.

Il y a quelques années, Jorge Griffa, un historique formateur argentin, nous avait confié que les garçons de la campagne réunissaient les conditions idéales pour un footballeur : moins de tentations et une excellente hygiène de vie…
En partie, oui. Les facteurs comme la famille, l'environnement et le lieu où vous grandissez ont leur importance. Par rapport à Buenos Aires, une ville « folle » et gigantesque, la vie dans une petite ville de province est plus calme. J'ai grandi à Calchin jusqu'à mes 15 ans. Tout ce que j'y ai vécu représente une grande part de ce que je suis aujourd'hui : ma vision de la vie, ma façon de jouer, de me donner toujours à fond, avec la même passion et la même envie que lorsque je jouais là-bas.

Racontez-nous votre premier essai à Buenos Aires.
Ça fait partie des choses qu'on n'oublie jamais. C'était la première fois que je fai-

Andrew Yates/Imago/Psnewz

“À 9 ans, Argentinos Juniors m’a proposé de rester après un test mais je ne me sentais pas prêt à vivre loin de ma famille”

sais un si long voyage *(à 600 km de Calchin)*. J’avais 9 ans et je suis allé faire un test à Argentinos Juniors *(le club qui a formé Diego Maradona et Juan Roman Riquelme),* avec deux autres garçons et un accompagnateur. Franchement, je n’ai pas très bien vécu cette semaine d’essai. J’étais très jeune, habitué à vivre dans un environnement familial, à fréquenter des gens que je connaissais depuis toujours… Et là, c’était un peu la folie. Le club m’a proposé de rester mais je ne me sentais pas prêt à vivre loin de ma famille. Quelqu’un m’a alors averti : « Le train ne passe qu’une fois », surtout quand vous venez d’une aussi petite ville. Intérieurement, je me suis dit : « On verra bien. » J’ai fait d’autres tests, à River Plate, à Boca Juniors, à Banfield, à Belgrano *(de Cordoba)*… Mais je n’étais toujours pas prêt. J’ai dit à mon père que si on appelait pour me proposer de nouveaux essais je n’irais pas, car je savais que je n’allais pas rester en pension à Buenos Aires. Lorsque j’ai eu 15 ans, je me suis dit qu’il était temps de sauter le pas, car, sinon, ce serait trop tard. J’étais le meilleur buteur de la Ligue régionale, mais je savais que si je voulais devenir pro, il fallait que je commence à participer à des compétitions au sein des catégories de jeunes d’un grand club. J’ai choisi River car j’étais un fan. J’ai passé le test et j’y suis resté, à partir de janvier 2016.

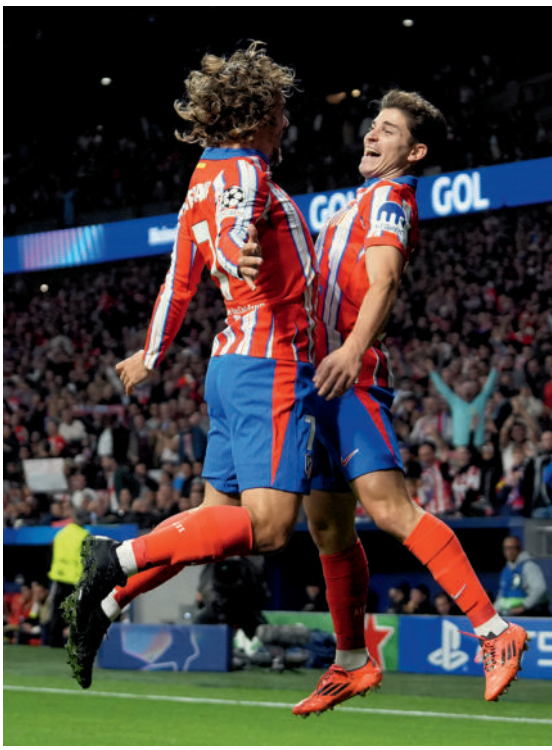
Vous avez également effectué un test au Real Madrid, non ?
Oui, j’ai eu la possibilité de venir à Madrid lorsque j’avais 11 ans. Mon père m’a accompagné en Espagne pour une vingtaine de jours. J’ai fait quelques entraînements avec le Real, puis un tournoi à Peralada *(près de Gérone)* qu’on a gagné. Mais pour que je reste, il aurait fallu que toute ma famille vienne vivre avec moi. Ce fut une belle expérience, mais c’était encore trop tôt pour moi.

Vous faites 1,70 m, ce qui est rare pour un avant-centre. Avez-vous déjà eu des remarques sous-entendant que votre taille serait un frein pour être pro ?
Je me souviens très bien de mon premier test à River. On m’a demandé mon année de naissance et mon poste. J’ai répondu : « 2000, numéro 9. » On m’a rétorqué : « Numéro 9 ? Le numéro 9 de ta catégorie d’âge, c’est lui », et on m’a montré un gars géant. Mais je n’éprouvais aucune crainte, car je connaissais mes qualités. Je pouvais jouer en 9, un peu plus bas, à droite, à gauche et m’adapter. Cela n’a jamais été un problème.

Avec River, dès 2018, vous remportez la Copa Libertadores. En 2021, vous gagnez la Copa America, la première de l’Argentine en vingt-huit ans. L’année suivante, la Coupe du monde, attendue depuis trente-six ans. Êtes-vous une sorte de talisman ? •••

En 2023, avec Erling Haaland, Julian Alvarez a contribué à la conquête de la première Ligue des champions de Manchester City.

Calme et casanier dans la vie, Julian Alvarez se transforme en mort de faim une fois sur le terrain.



Vainqueur contre la France de la Coupe du monde 2022, l'Argentin a confié à Florent Torchut avoir trouvé en Antoine Griezmann un complice et un exemple à suivre chez les Colchoneros.

••• Les gens disent ça car tout m'est arrivé très vite. J'ai tout de suite gagné des titres avec River, puis avec la sélection. Ensuite, il y a eu *(Manchester)* City, avec le triplé dès mes débuts en Angleterre, cette première Ligue des champions pour le club *(en 2023)*. Mais je ne me vois pas comme un talisman : il s'agit d'être au bon endroit, au bon moment, et, surtout, d'être préparé. Il y a sans doute une part de chance, mais c'est surtout dû au travail, à la persévérance et à une capacité à saisir les opportunités.

À la Coupe du monde 2022, lors du troisième match, vous devenez titulaire à la place de Lautaro Martinez. Vous inscrivez quatre buts, dont un doublé en demi-finales contre la Croatie *(3-0)*. Comment expliquez-vous cette réussite immédiate ?
Honnêtement, je ne sais pas. Certains ont considéré mon transfert à Manchester City, en juillet, quatre mois avant la Coupe du monde, comme un pari. Pour moi, c'était essentiel de pouvoir me mesurer au quotidien à des joueurs de cette trempe. Ça m'a permis de revenir en sélection avec la sensation que j'étais capable d'évoluer à ce niveau international. Ces quelques mois à City, à jouer et marquer des buts, m'ont donné beaucoup de confiance.

Dans sa bio, Lionel Scaloni, le sélectionneur de l'Argentine, dit en parlant de vous, mais aussi d'Alexis Mac Allister et d'Enzo Fernandez, que vous avez joué ce Mondial sans mesurer l'enjeu, avec une certaine dose d'inconscience.
C'est un peu ça. Au départ, nous n'étions même pas sûrs d'être dans les 26. Ce qui m'animait au quotidien avec le groupe, c'était de donner le maximum pour essayer de faire partie de l'équipe, puis, petit à petit, de grappiller des minutes. Pour un attaquant, marquer en Coupe du monde, c'est le must ! Je n'ai pas trop réfléchi à tout ça. J'ai écouté ce que m'a dit Scaloni, j'ai essayé de jouer « normalement », comme je sais le faire, peut-être sans vraiment me rendre compte du contexte, comme il le dit, en essayant de réaliser mon rêve. Puis, à un moment, vous réfléchissez une minute et vous prenez conscience que vous êtes en train de disputer une demie de Coupe du monde.

“Je ne me vois pas comme un talisman : il s'agit d'être au bon endroit, au bon moment, et, surtout, d'être préparé”

Laurent Lairys/Bestimage/PsnewZ

Scaloni raconte que lors des célébrations du titre, vous vous amusiez à lui faire croire que l'hélicoptère allait tomber, sachant qu'il a peur de voler. Et qu'il vous a répondu : « Ah, tu parles maintenant ? » Narrez-nous votre version.
Cela ne faisait pas longtemps que j'étais en sélection et je suis comme ça : naturel, très calme, timide au début. C'est ma personnalité. Ce groupe est formidable. Dès le premier jour, on m'a fait sentir que je faisais partie de l'équipe, ça m'a aidé à m'intégrer, à être à l'aise aussitôt. Après, quand je me sens en confiance, je me détends. À ce moment-là dans l'hélicoptère, on fêtait le titre depuis trois jours et on s'est amusés à taquiner le coach.

De nombreux joueurs arborent des tatouages, aiment sortir. Vous, vous êtes très « famille » et casanier. Quel genre de personne êtes-vous ?
L'autre jour en sélection, quelqu'un m'a fait remarquer que j'étais le seul joueur à ne pas avoir de tatouage. Je ne fais pas ça pour être différent. Quand j'étais jeune, mon père nous disait : « Pas de tatouage, pas de cigarette, pas d'alcool. » Adulte, chacun décide, mais je n'en ressens pas le besoin. Je suis en effet calme, j'aime passer du temps à la maison avec mes proches. C'est là que je me sens le plus heureux.

"Pour un attaquant, marquer un but en Coupe du monde, c'est le must !"

Pour beaucoup, l'archétype de l'Argentin, c'est Diego Maradona ou « Dibu » Martinez : grande gueule, provocateur… Mais il y a aussi des profils comme Lionel Messi ou Angel Di Maria, plus posés. Vous êtes plutôt de cette bande-là ?
C'est possible. Dans un groupe, il faut de tout : il y a ceux qui vont monter au front pour parler et défendre l'équipe, et d'autres qui vont temporiser. C'est bien d'avoir ces différents profils dans le vestiaire et sur le terrain. Avec l'Argentine, on bénéficie de ce bon équilibre.

Pensez-vous que votre caractère ait pu ou puisse vous desservir dans le monde du football, où l'image est prépondérante ?
Je ne crois pas. Je me montre tel que je suis, je n'essaie pas de vendre autre chose. Finalement, je crois qu'aujourd'hui, dans un monde avec tous ces réseaux qui montrent tant de choses, le fait d'être naturel est ce qui plaît le plus.

Sur le terrain, pourtant, vous vous transformez en mort de faim. Existe-t-il deux Julian Alvarez ?
Peut-être. Au quotidien, je suis calme, mais sur le terrain… *(Il ne finit pas sa phrase.)* Dès que je suis arrivé à River, on m'a demandé de presser, de récupérer vite et de jouer avec cette intensité. Avec Marcelo Gallardo, en équipe première, c'était pareil. Je pense que je l'ai toujours eu en moi.

Sandra Rossi, une spécialiste en neurosciences qui travaille avec River Plate, a raconté que vous étiez numéro un dans tous les tests qu'elle faisait passer : rapidité, vision périphérique… Et lorsque vous étiez dépassé par un coéquipier, vous y retourniez pour repasser devant. Pourquoi cette obsession ?
Sandra est un génie. On échange encore souvent. Elle m'a aidé lors de ma première année à River avec l'équipe première. Je passais beaucoup de temps dans son département : je trouvais toujours des choses à améliorer et ses exercices ludiques me plaisaient. J'aime la compétition et je rivalisais donc sans cesse avec les autres pour m'améliorer.

Scaloni dit par ailleurs que vous rendez fous vos adversaires par votre pressing. Qu'en pensez-vous ? •••

L'attaquant a été lancé en équipe première de River Plate à seulement 18 ans par l'ancien Monégasque Marcelo Gallardo.

Manuel Cortina/Zuma/Psnewz

••• J'entends parfois ça. J'ai eu l'occasion de jouer à différents postes, de développer de mutliples qualités. Je pense que pour un entraîneur et pour l'équipe, avoir un joueur qui peut s'adapter à différents systèmes, c'est utile. Avant un match de la Coupe du monde, « Dibu » *(Martinez)* m'a dit : « "Juli", tu es notre premier défenseur, tu dois transmettre cet état d'esprit à l'équipe en faisant le pressing. » Pour moi, c'est important d'aider l'équipe. Nous sommes onze et je suis le premier rideau.

À 25 ans, vous avez déjà remporté toutes les grandes compétitions : Coupe du monde, Copa America, Ligue des champions, Premier League… Quel titre vous fait le plus rêver aujourd'hui ?
Le titre qui me manque et que je vais bientôt avoir, c'est celui de papa *(sa compagne est enceinte de sept mois)* ! Sportivement parlant, j'aspire à gagner à nouveau les titres que j'ai déjà gagnés. J'ai envie de le refaire, parce que ce que l'on ressent en les gagnant, tout ce bonheur, partagé avec mes coéquipiers, c'est incomparable.

Quand vous êtes arrivé à City, à 22 ans, pour la première fois loin d'Argentine, qu'est-ce qui a été le plus difficile ?
Je me suis adapté plutôt vite et bien. Dès les premières séances, je me suis donné à 200 %. Avant d'arriver, j'avais ce doute : « Serai-je à la hauteur ? » Finalement, je me suis senti très à l'aise dès le début et le groupe m'a beaucoup aidé. Dès mon premier match, j'ai égalisé en sortant du banc contre Liverpool *(1-3, lors du Community Shield 2022)*. Cela a facilité les choses.

Vous êtes arrivé comme Haaland, à l'été 2022. Beaucoup disaient que vous ne joueriez pas, mais vous avez grappillé du temps de jeu. Comment ?
Erling venait de Dortmund, où il avait marqué énormément. J'arrivais d'Argentine et j'étais peu connu. Mais, petit à petit, je •••

"Le titre qui me manque et que je vais bientôt avoir, c'est celui de papa !"

adidas
TURKISH AIRLINES

••• me suis fait ma place. On a passé pas mal de temps ensemble sur le terrain, beaucoup marqué. La première saison, je finis deuxième meilleur réalisateur de l'équipe *(17 buts en 48 apparitions)*, l'année du triplé. Ce n'est pas rien. Même si je n'ai pas joué autant que je l'aurais voulu. La saison suivante, j'ai eu beaucoup plus de temps de jeu, parfois plus bas et je me suis senti très à l'aise aussi.

En deux saisons sous le maillot de Manchester City City, vous avez marqué 36 buts en 6 007 minutes, soit un but toutes les 166 minutes. Si on ajoute vos passes décisives, vous étiez décisif toutes les 109 minutes. Avez-vous eu le sentiment de ne pas avoir été reconnu à votre juste valeur ?
Je me suis senti valorisé et, au-delà de ce que les gens voient, c'est mon ressenti qui compte. J'ai eu pas mal de temps de jeu, même si ce n'était pas toujours le cas dans les matches décisifs. J'entrais souvent en cours de partie.

C'est ce qui vous a poussé à partir ?
Oui. J'ai reçu des appels de plusieurs clubs. J'ai choisi de venir à l'Atlético car je sentais que je pouvais gagner ma place ici et donner la meilleure version de moi-même, grâce à l'espace qu'on m'offrait.

L'Atlético de Madrid est un club outsider. Ce n'est ni le Real ni le Barça, mais il se bat toujours pour bouleverser l'ordre établi. C'est ce qui vous a plu ?
Oui, la mentalité est claire à l'Atlético. C'est l'un des rares clubs à s'être qualifié chaque année en Ligue des champions ces treize dernières années. En Liga, il affronte deux géants mais il est toujours là. Il a pu encore remporter des titres ces dernières années

"Antoine Griezmann est une légende, une personne toujours positive. Chaque jour, j'essaie de m'inspirer de lui"

(le dernier en date : la Liga 2021). Le club continue de grandir, on peut faire de très belles choses ensemble.

Quelle est votre relation avec Diego Simeone ?
On partage la même vision du football : la passion, le travail, le dévouement, cette envie de se battre face à deux clubs immenses, de ne jamais baisser les bras, de toujours y croire. Sur le terrain, il me fait confiance et me donne une totale liberté : notre relation est très positive.

Et Antoine Griezmann, qui est désormais un ancien, à 34 ans ? Qu'apprenez-vous à ses côtés ?
J'entretiens une excellente relation avec Antoine. C'est une personne formidable, très drôle, toujours positive pour le groupe. Même si je le connaissais, il m'a surpris par ses qualités. C'est une légende *(meilleur buteur de l'histoire des Colchoneros, avec 201 buts)*. Chaque jour, j'essaie de m'inspirer de lui et d'autres grands joueurs comme lui pour continuer à m'améliorer.

L'Atlético a-t-il les armes pour gagner la Liga ou la C1 cette saison ?
C'est toujours difficile de gagner ces titres : une seule équipe va au bout. Je pense qu'on est capables de tenir tête à n'importe qui. Notre début de saison n'a pas été parfait, on est en difficulté pour le moment lors des matches à l'extérieur *(3 défaites et 3 nuls avant l'interview)*. Nous avons des détails à régler. La saison est longue. En C1, il faut se qualifier pour la seconde phase, puis arrivent les confrontations directes, c'est à la vie à la mort. On est très forts dans ce genre de matches. L'an dernier nous avons fait une belle saison, mais les derniers mois, on s'est fait éliminer en demi-finales de la Coupe du Roi *(par le Barça, 4-4, 0-1)*, on a fini troisièmes en Liga et on s'est fait sortir en huitièmes de la C1 *(par le Real, 1-2 à l'aller ; 1-0 a.p., 2-4 aux t.a.b. au retour)* après un bon match, avec, pour moi, ce tir au but raté *(il avait marqué mais glissé au moment de sa frappe en touchant le ballon préalablement avec son pied d'appui, ce qui avait conduit l'arbitre à invalider sa tentative ; désormais, la règle a changé et autorise le tireur à retenter sa chance s'il marque après deux touches accidentelles)*.

On sait que le PSG et le Barça, qui cherche un successeur à Robert Lewandowski, ont un œil sur vous. Envisagez-vous de jouer dans l'un de ces deux clubs dans les années à venir ?
Franchement, je ne sais pas. Je vois ce qui se dit sur les réseaux… En Espagne, on parle beaucoup de moi et de Barcelone. Quand j'ai signé à l'Atlético l'an dernier, on a beaucoup parlé de Paris. C'est vrai, il y a eu des discussions entre les dirigeants du PSG et mon agent, ils ont montré un intérêt pour me recruter, mais ça ne s'est pas fait. Pour le moment, je suis concentré sur l'Atlético. On fera le bilan en fin de saison.

En 2023, vous avez terminé septième du Ballon d'Or, mais vous n'avez pas été retenu parmi les trente nommés ces deux dernières années. Comment avez-vous vécu cette absence ?
Très calmement. Évidemment, c'est plaisant de figurer parmi les trente meilleurs joueurs du monde et d'assister à un événement aussi important. Cela signifie que vous faites bien les choses. Ça me rend fier mais je ne m'en fais pas si je ne fais pas partie des trente nommés, je fais ce que j'aime. Je n'ai pas besoin d'éloges pour être heureux. Jouer au football suffit à mon bonheur." ⬢ **F. To.**

Making of

Lieu
Sa villa, dans le quartier résidentiel de Boadilla del Monte.

Durée
Une heure et quinze minutes.

Tenue
Pantalon noir ample, pull blanc en laine et basket noires.

Autres personnes présentes
Son assistant personnel et sa petite amie Emilia.

Son accueil
Très avenant, une crème. Un poil gêné durant la séance photo.

Le titre qu'il aurait bien choisi
"Mon prochain titre ? Papa !"

La question que l'on a oublié de lui poser
"Ça vous plairait une belle contre la France au prochain Mondial ?"

Les trois interviews qu'il aimerait lire dans *FF*
"Cuti *(Cristian)* Romero et Enzo Fernandez. Et un équipier de l'Atlético, Pablo Barrios."

ALVAREZ

Autoportrait

PIERRE KALULU

"ON DÉBAT DES QUATRE ACCORDS TOLTÈQUES"

Titulaire à la Juventus, le défenseur français promène une personnalité unique entre amour des livres, partagé avec certains de ses coéquipiers turinois, passion pour le cinéma et histoire familiale inédite.

Par
Olivier Bossard, à Turin (Italie)

Photos
Laurent Le Crabe/L'Équipe

Autoportrait

Arrivé en 2020 en Italie, Pierre Kalulu s'est imposé à l'AC Milan avant de signer à la Juve où il a rejoint Khéphren Thuram.

Le défenseur compte une cape chez les A, le 5 juin contre l'Espagne, en demies de la Ligue des nations (4-5).

Mes frères
"On avait inventé le foot-roller"

"Ça a vraiment de la gueule de pouvoir dire que mes trois frères sont professionnels *(Aldo, Gédéon et Joseph)*. Ça me rend très fier. On a toujours été solidaires, dans la bienveillance. Je me souviens du tout premier match de mon grand frère Aldo, avec Lyon chez les pros. J'avais peur pour lui. Qu'il se fasse mal, qu'il rate, qu'il prenne un but. C'était vraiment la pépite de la fratrie. Tous mes copains me parlaient de lui. À la maison, on avait inventé un sport : le foot-roller. Parfois, la partie durait deux heures ; parfois, dix minutes, quand on envoyait un ballon chez le voisin.
Dans le salon, on jouait aussi avec la balle de tennis, à faire des deux contre deux. On a cassé quelques petites choses. *(Sourire.)* J'essaie de regarder tous leurs matches. Je connais même leurs effectifs par cœur. Après chaque rencontre, on se fait des débriefs à distance. Parfois, je suis à peine sorti du terrain que j'ai plein d'audios qui m'attendent. C'est important pour moi de les entendre. On est très proches. Ils sont toujours très objectifs et ne tournent pas autour du pot."

Mes parents
"La priorité, c'était l'école"

"On était quatre garçons à jouer au foot, plus ma sœur qui faisait de la natation, et on n'a jamais raté un entraînement, un match ou un tournoi. Sur le coup, je trouvais ça normal, mais, avec du recul, je me rends compte que c'était un vrai tour de force. Nos parents travaillaient de jour, de nuit, mais étaient toujours là pour nous. Ils mettaient déjà cette rigueur, ils nous poussaient à aller nous entraîner, pas forcément pour être les meilleurs mais pour qu'on se donne les moyens d'y arriver. Ils nous répétaient cette phrase : « Personne ne vous oblige. Si vous ne voulez pas, vous arrêtez. »
Le plus important pour eux, c'était l'école. Dès qu'on rentrait à la maison, c'était la priorité. Ils nous parlaient toujours de plein de choses pour nous stimuler. Mes frères, ma sœur et moi, on devait lire. Après, ils nous faisaient faire des fiches de lecture. On en parlait avec eux, et dès qu'on finissait, on devait repartir sur un autre bouquin. Ils nous ont transmis leur goût pour la lecture. Aujourd'hui, ils sont très fiers de nous voir accomplis. Peu importe le domaine."

Ma ville de Lyon
"Tony Parker m'a appelé"

"Où que je sois, je me revendique lyonnais. J'éprouve une vraie fierté avec ça. À tous mes coéquipiers, je leur dis que c'est la ville dans laquelle on mange le mieux et dans laquelle on vit le mieux. Si j'ai besoin de me ressourcer, c'est là-bas que je vais. Je me souviens très bien du jour où j'ai été pris à l'OL *(en 2010, au centre de formation)*. Mes parents avaient reçu une lettre qui disait que mes tests avaient été bons. J'intégrais le Lyon qui gagnait tout et c'était même normal de tout remporter. On marquait, on se replaçait, presque sans célé-

"J'intégrais le Lyon qui gagnait tout et c'était même normal de tout remporter. On marquait, on se replaçait"

Gianluca Ricci/Zuma/Psnewz

Joaquim Ferreira/PictureAlliance/Icon Sport

Le 14 octobre dernier, dans un hôtel de Turin. "Où que je sois, je me revendique lyonnais", explique-t-il.

Pierre Kalulu
25 ans, né le 5 juin 2000, à Lyon. 1,82 m ; 78 kg. Défenseur central ou latéral droit. International français (1 sélection, 0 but).

Parcours
Lyon B (2017-2020), AC Milan (2020-2024), Juventus (depuis août 2024).

Palmarès
Championnat d'Italie 2022.

brer. J'adorais Juninho, *(Sidney)* Govou et Cris, je les regardais avec de grands yeux. Et pourtant, je n'ai jamais signé pro là-bas. Après avoir beaucoup réfléchi, j'ai eu l'intime conviction que j'aurais plus de chance avec l'AC Milan *(en 2020)*. Juste après ma décision, Tony Parker m'a appelé pour tenter de me convaincre de rester. Quand quelqu'un qui t'a inspiré toute ta jeunesse te contacte, ça te fait forcément cogiter. Ça n'a pas été simple."

Mon poste de défenseur
"Je pose des questions à Maldini et Chiellini"

"À 6 ans, on jouait en losange et j'étais le gars du bas qui devait prendre les bonnes décisions au bon moment. J'ai tout de suite aimé ce poste. C'est toi qui dictes le rythme, tu as de vraies responsabilités et un impact sur les autres, que tu le veuilles ou non. Il y a aussi ce côté jeu d'échecs que j'adore. Tu dois essayer de comprendre le plan adverse, entrer dans la tête de l'attaquant, lire les lignes de passes. Tu dois laisser croire à ton adversaire qu'il a un espace pour mieux le fermer ou l'obliger à partir d'un côté. J'aime cet aspect

"Je vois Khéphren et Randal m'arriver dessus et hurler : « T'es pris ! ». Je n'avais pas compris qu'ils parlaient des Bleus"

mental. À Milan, j'ai eu la chance de croiser Paolo Maldini et, ici à Turin, Giorgio Chiellini. Je leur ai posé plein de questions sur mes interventions, sur le poste en général. Ils ont toujours été très ouverts. Ils ne m'ont pas réappris le football mais m'ont apporté des détails qui font toute la différence. Encore aujourd'hui, je sais que je peux leur envoyer un message et qu'ils me répondront."

Ma sélection chez les Bleus
"J'avais l'impression d'être dans une pub"

"Pour l'annonce de ma première sélection, je suis dans le vestiaire après une grosse séance. Je vois Khéphren *(Thuram)* et Randal *(Kolo Muani)* m'arriver dessus et hurler : « T'es pris ! » Je ne sais pas de quoi ils me parlent et je leur dis : « Vous m'interrompez, là. » Ils se marrent et disent : « Mais il est complètement malade, lui ! » C'est là que je comprends qu'ils parlent de l'équipe de France. D'habitude, il y a toujours quelques rumeurs, mais là il n'y avait rien eu. Je vais sur mon téléphone, il est 13 h 58 et je ne vois rien. Je leur demande s'ils sont sûrs. Deux minutes plus tard, il y a eu plein de notifications et de messages. J'étais très content, très fier. Le château de Clairefontaine était comme je l'avais imaginé. Et, en même temps, j'avais regardé tellement de vidéos sur la chaîne FFFtv...

La chose qui m'a le plus marqué, c'est la sortie du vestiaire pour aller à l'échauffement *(contre l'Espagne, 4-5, en demi-finales de la Ligue des nations, le 5 juin dernier)*. Pendant quelques secondes, tout était au ralenti. Je voyais le tunnel, la lumière, les adversaires, j'entendais le bruit du stade. C'était fou. J'avais l'impression d'être dans une publicité. *(Rires.)* Cinq secondes après, j'étais dans mon match. Je me suis senti bien tout au long du •••

••• regroupement. J'ai juste un peu stressé au moment de chanter *(pour son bizutage)*, mais ça a été de très belles émotions."

Mon amour pour la lecture
"Ça offre des moments de calme et ouvre ton esprit"
"Quand il habitait en République démocratique du Congo, mon papa était professeur. C'était un intellectuel. On a baigné dans la littérature grâce à lui. Le livre qui m'a le plus marqué quand j'étais jeune, c'est *Le crime de l'Orient-Express (d'Agatha Christie)*. C'est lui qui me l'avait conseillé, et je l'avais adoré. Aujourd'hui, je continue de lire régulièrement. Ça offre des moments de calme et ça permet d'ouvrir ton esprit à beaucoup de choses différentes.
Weston McKennie m'a conseillé *Les Quatre accords toltèques* récemment, un livre sur le développement personnel. Au début, ça peut paraître un peu bizarre, mais ça te permet de voir les choses différemment, de faire grandir ta personnalité. Je ne dis pas que l'auteur a raison ou tort, mais il te permet de mettre de la nuance sur plein de sujets. Khéphren Thuram le lit aussi et on a pu en débattre ensemble. J'adore parler de foot, mais c'est bien d'échanger sur d'autres sujets. La lecture t'enrichit sur le plan personnel et t'offre un autre point de vue sur la vie en général."

Mon club actuel
"Sur *FIFA*, je prenais déjà la Juve, elle était injouable"
"Tu sens le poids de l'histoire ici. Parfois, tu marches au club, tu croises « Gigi » Buffon ou Leonardo Bonucci. Au stade, tu vois Andrea Pirlo ou Giorgio Chiellini. On ne parle même pas de stars, mais de légendes. La Juve est une institution et c'est une vraie fierté de pouvoir mettre ce maillot mythique, rayé noir et blanc, surtout quand

"La Juve est un grand d'Europe qui a beaucoup gagné, et tu sens que les supporters sont dans l'attente"

De gauche à droite, Pierre Kalulu, Fikayo Tomori et Zlatan Ibrahimovic célèbrent leur titre de champions d'Italie, en mai 2022.

Claudio Villa/AC Milan/Getty Images

tu vois qui l'a porté. Les Pogba, Zidane, Del Piero, Buffon, Bonucci… C'est une équipe que j'ai suivie toute ma jeunesse. J'aimais bien la choisir sur *FIFA*. Avec Giovinco, Pirlo, Marchisio, Higuain, Dybala, Matuidi, elle était injouable. Une sorte de *cheat code,* la seule capable de rivaliser avec le Barça ou le Real. Aujourd'hui, tu sens que les supporters sont dans l'attente. C'est un grand d'Europe qui a beaucoup gagné et ils attendent de pouvoir revivre ça. On parle du club le plus titré d'Italie. Cette attente te pousse à aller chercher quelque chose pour eux. J'adore cette ambiance de clubs qui vivent pour gagner des titres."

Mon Italie

"C'est devenu ma deuxième maison"

"Dès que je suis arrivé, ma maman m'a demandé d'apprendre la langue comme un Italien, pas comme un touriste. *(Sourire.)* Il fallait montrer qu'on s'intéressait à la culture locale et qu'on était prêts à faire des efforts pour s'intégrer à fond. Au début, j'apprenais avec mon téléphone, mais ça n'allait pas assez vite. C'est surtout venu en parlant avec les autres. Quand ma mère venait me voir au début et qu'on sortait, je la voyais parler en italien aux gens. Je ne sais même pas comment elle a fait pour apprendre aussi vite. L'Italie est un pays vraiment très agréable à vivre. La ville de Turin est magnifique. Les Italiens sont des gens très accueillants, très bienveillants. Ils te mettent à l'aise tout de suite. L'Italie est devenue ma deuxième maison. Même en termes de nourriture, on est très bien servis. Par contre, il ne faut pas trop le crier, parce que je continue à leur dire que la France est bien meilleure dans ce domaine. *(Sourire.)*"

"La grande passion, c'est quand les autres ne te comprennent plus. Et c'est mon cas avec le cinéma"

Ma passion pour le cinéma

"Sous ma capuche, incognito"

"C'est mon grand frère Aldo qui m'a transmis ça. Il avait un abonnement et m'emmenait avec lui. Les salles en France sont super. Il m'arrive d'aller au cinéma tout seul et c'est quelque chose que mes coéquipiers ne comprennent pas toujours. Je mets ma capuche et j'y vais incognito. La grande passion, c'est quand les autres ne te comprennent plus. Et c'est mon cas avec le cinéma.

J'ai commencé avec les Marvel. Ils sont sortis pendant mon adolescence. Vous imaginez ? J'ai commencé au meilleur moment. Avec les *Iron Man*, *Spider-Man*, *Thor.* Après ça, je me suis ouvert à d'autres genres de cinéma. J'ai regardé d'anciens films, je me suis intéressé à beaucoup de choses. Le cinéma a cette force de pouvoir toucher tout le monde avec un scénario, une musique, la performance d'un acteur. Le film qui m'a marqué c'est *Green Book (de Peter Farrelly, sorti en 2018)*, l'histoire – vraie – d'un pianiste noir et de son chauffeur blanc en tournée dans le sud des États-Unis. Je l'avais vu avec ma sœur et il nous avait secoués." ⬢ O. B.

8
OVIEDO
ORIGEN DEL CAMINO
AEROREADY
esfer

Après une heure de route, le car d'Oviedo vient d'arriver à Covadonga, le 17 septembre dernier.

"SAINT" CAZORLA PROPHÈTE EN SON PAYS

Deux décennies après avoir quitté le Real Oviedo, l'Espagnol de 40 ans a contribué au retour de son club de cœur en Liga, absent depuis vingt-quatre ans.

Par
Jeremy Docteur, à Oviedo (Espagne)

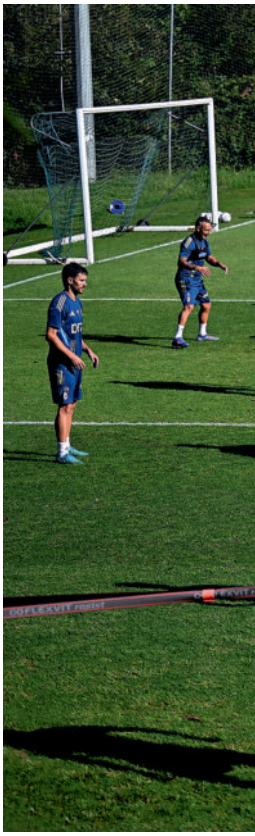
Photos
Alexis Réau/L'Équipe

Il n'a pas encore posé un pied sur le bitume du village de Covadonga, mais le capitaine du Real Oviedo est attendu comme le messie par une petite foule qui trépigne d'impatience. Santi Cazorla sort du car parmi les derniers, grand sourire aux lèvres, comme d'habitude. Tous les ans, les équipes féminine et masculine se rendent ici, à une heure d'Oviedo, pour assister à une cérémonie religieuse. Le panorama sur la vallée est splendide. Le sanctuaire, niché dans une grotte protégée, n'est qu'à quelques dizaines de mètres. Suffisant pour que le double champion d'Europe avec l'Espagne en 2008 et 2012 soit approché par de jeunes aficionados, des personnes âgées et même des membres de la Guardia Civil. Tout le monde veut son selfie et échanger quelques mots avec la légende.

La chapelle étant relativement petite, beaucoup restent dehors, tentant de deviner ce qu'il s'y trame. De notre place privilégiée, sur la dernière marche, une femme nous demande de prendre un cliché. Ce qu'elle verra sur son téléphone, c'est une photo de famille de tous les joueurs. Après l'office, Santi Cazorla est invité à poser une gerbe de fleurs devant l'autel aux côtés de son homologue féminine, Ana Buceta. Sur le retour, il allume un cierge avec le prêtre. Puis, avec ses coéquipiers, ils croisent la route d'écoliers ébahis, tendant le bras pour "checker" leur idole amusée.

Figure adorée des Gunners

"Après ma mère, c'est l'être humain le plus gentil que je connaisse", assure un employé du club. L'intéressé tempère : "Non, je ne suis pas une superstar. Je suis très reconnaissant pour toute l'affection qu'on me donne chaque jour. J'essaie •••



••• d'être le plus proche d'eux, c'est le minimum que je puisse faire." Ce matin-là, en arrivant au centre d'entraînement, il passe saluer tous les employés puis s'arrête quelques minutes pour signer une réplique d'un ancien maillot violet des Gunners, qu'il insère dans un pli. Parti de Londres il y a sept ans, il reste adoré des fans. "Honnêtement, je ne comprends pas pourquoi on m'aime tant ! L'année dernière, je suis allé voir un match d'Arsenal, j'ai été accueilli comme si j'y jouais encore."

Le complexe sportif El Requexon, à une vingtaine de minutes de la capitale des Asturies, est un peu dans son jus. "C'est sûr que ça n'a rien à voir avec Colney à Arsenal, hein", se marre-t-il. Pour l'atteindre, il faut emprunter des routes sinueuses, dont une, presque secrète, sur laquelle on ne voudrait pas croiser un automobiliste en face. Dans les prés alentour, des vaches se baladent, comme cachées par un léger voile de brouillard matinal. Cette région s'apparente à un petit havre de paix, entre montagnes et paysages verdoyants.

Partout où il est passé, de Villarreal (2003-2006, puis 2007-2011 et 2018-2020) à Huelva (2006-2007), Malaga (2011-2012) jusqu'à Arsenal (2012-2018), le milieu offensif a toujours véhiculé cette image de bon mec, facile à vivre. "Je me considère comme un privilégié : j'ai consacré ma vie à ce que j'aime le plus. Ma famille m'a transmis une ligne de conduite à tenir, que j'aie du succès ou non. Enfant, je riais beaucoup. Au quotidien, j'essaie de transmettre de la joie parce qu'être heureux facilite la vie de ceux qui m'entourent. Quand j'ai des coups de mou, je préfère les vivre seul plutôt que créer une mauvaise ambiance."

Sang bleu et sympathie pour le Barça

Cette bonne humeur contagieuse, il la porte également sur le terrain. Ce jour-là, la séance se fait dans une chaleur a priori inhabituelle mi-septembre. Jamais fâché avec le ballon, Cazorla lâche des petites blagues, titille les plus jeunes. Forcément, sa carrière – plus de 750 matches en pro, 81 sélections – parle pour lui auprès de ses pairs. "Avec mon expérience, ils me voient peut-être comme une référence. Mais je n'aime pas du tout qu'on me considère différemment. Je veux être un gars normal, qu'ils aient confiance pour me dire n'importe quoi, même si c'est négatif."

À 40 ans, il attise parfois la curiosité des plus juvéniles. "Plus que des conseils, il y a souvent des questions sur mon histoire de footballeur, sur Andrés Iniesta, Xavi ou d'autres avec qui j'ai eu la chance d'évoluer." Ressent-il une responsabilité envers ses coéquipiers ? "Je ne me mets pas dans la peau d'un modèle, j'essaie juste d'être un exemple."

Très jeune, le petit Santi a été contaminé par le virus. Avec son frère, de quatre ans son aîné, il joue à longueur de journée. "Dès que j'ai su marcher, j'ai toujours eu cette obsession, se rappelle le natif de Llanera, à dix bornes d'Oviedo. À chaque récréation, après l'école..." À 9 ans, il débarque au Real Oviedo. "Mon sang est bleu depuis ma naissance !" s'exclame-t-il, même s'il avoue avoir eu "un peu de sympathie pour le Barça de Michael Laudrup et Hristo Stoitchkov, parce que mon père les regardait." Gamin, chaque semaine il côtoie ses idoles au stade Carlos-Tartiere d'Oviedo. "Je n'attendais qu'une chose, que le week-end arrive, car j'étais ramasseur de balles. Mon unique but, c'était de porter ce maillot."

En 2001, il a 16 ans quand le club descend en D2. Le pire reste à venir : deux ans plus tard, il est relégué sur le terrain, puis une seconde fois administrativement au quatrième échelon. La situation financière est catastrophique, les dettes se creusent,

Chaque année, les équipes féminine et masculine d'Oviedo se rendent au sanctuaire de Covadonga pour assister à une cérémonie religieuse (à gauche). Ci-contre, les joueurs à l'entraînement au complexe El Requexón.

"Je ne comprends pas pourquoi on m'aime tant à Arsenal" Santi Cazorla

les salaires impayés… C'est à ce moment-là que Cazorla doit partir pour Villarreal sans avoir jamais joué avec les pros. "J'ai juré que je reviendrais. Je ne savais pas quand, mais ma femme et mes enfants le comprenaient. Ça a mis plus de temps que prévu…"

Fiston sous bonne escorte

Quand l'opportunité est finalement arrivée, à l'été 2023, il n'était pas question d'argent. "Je voulais jouer gratuitement, mais la loi l'interdit. J'ai eu une carrière réussie à tous les niveaux, je ne devais pas être un poids. Si je revenais, c'était pour aider." Payé au salaire minimum, il a également cédé ses droits à l'image et insisté pour que 10 % des ventes de maillots soient reversées au centre de formation.

Justement, au sein du groupe "juvenil", Diego et Enzo ont le même patronyme : Cazorla. Le premier est le neveu de Santi, le second son fils de 15 ans. Papa débarque un peu avant la fin de la séance. Les poignées de main s'enchaînent, les rires aussi. Les copains du fiston sortent un par un du vestiaire, chacun a le droit à son accolade et à un petit mot. Adossée à un mur, la star locale enchaîne les anecdotes sur ses gloires passées, charriant avec tendresse Enzo, qui tarde un peu. "J'espère qu'il sera plus grand que moi ! En tout cas, il parle bien mieux anglais."

Ce dernier, qui a passé plusieurs années à Londres, doit faire avec les inévitables comparaisons. "Je lui répète sans cesse de tracer son propre chemin, de ne pas être obsédé par ce que j'ai fait. C'est un fou de foot. J'aimerais qu'il réalise son rêve, mais je ne veux pas qu'il ressente plus de pression parce que c'est mon fils. C'est fait pour être vécu avec plaisir." En bon père *(il a aussi une fille de 12 ans),* le capitaine du Real Oviedo, d'un ton particulièrement sérieux, met l'accent sur les études. "Pour l'instant, il travaille bien et atteint les objectifs qu'on fixe à la maison." L'Espagnol rembobine les décennies. "Sur ça, je ne me considère pas comme un modèle. À l'époque, quand on n'étudiait pas, on travaillait. Mon frère a commencé dès 15-16 ans. J'ai dit à mes parents : « Je veux tout miser sur le foot, et si ça ne marche pas je ferai comme lui. » Mais ce n'est pas du tout l'exemple à suivre ! J'ai eu de la chance… Il faut pouvoir préparer son avenir si ça ne fonctionne pas."

Il y a quelques années, il a traversé une épreuve majeure. Le 19 octobre 2016, il est remplacé contre Ludogorets en Ligue des champions. Son dernier ballon avec les Gunners demeurera une passe décisive pour Mesut Özil, il ne refoule les terrains que six cent soixante-huit jours plus tard. La genèse de cette absence remonte à un amical entre l'Espagne et le Chili en 2013. "J'ai pris un coup qui a fissuré un os du pied. C'est là que j'ai commencé les infiltrations de corticoïdes pour masquer la douleur." Avec le temps, elle devient insoutenable. "Je jouais presque en pleurant. Je ne prenais plus aucun plaisir. Quand je suis sorti ce jour-là, j'ai dit au médecin : « C'est terminé, il faut trouver une solution. »"

Greffe de peau

C'est le début d'un long chemin de croix pour Santi Cazorla, qui se souvient d'une discussion avant sa première intervention chirurgicale, en Suède. "Arsène Wenger m'a convoqué : « Je sais que tu te fais opérer demain et que ton contrat se termi- •••

“Après ma mère, c’est l’être humain le plus gentil que je connaisse”
Un employé du club d’Oviedo

Après l'office, Santi Cazorla a été invité à déposer une gerbe de fleurs devant l'autel aux côtés de son homologue de l'équipe féminine, la capitaine Ana Buceta (ci-dessus).

Tout le monde veut son selfie avec la star espagnole (en bas), qui compte 755 matches chez les pros et 81 sélections.

Ci-contre à droite, son bras gauche, qui a servi à une greffe de peau. Un morceau du tatouage dédié à sa fille se trouve désormais sur son pied, "un petit signe du destin" selon lui.

Pendant un temps, il aura été question d'amputation

••• ne en fin de saison. Je t'ai préparé une prolongation d'un an. Pars l'esprit libéré, concentre-toi sur ta guérison. » Je n'oublierai jamais ce geste d'une immense humanité." D'autant que quelques semaines de convalescence se sont transformées en deux ans d'arrêt. "La peau était très abîmée par tant d'infiltrations. Elle était morte et ne cicatrisait pas." Les problèmes s'enchaînent. "Pendant l'opération, j'ai attrapé une bactérie. C'est là que le calvaire a démarré. On m'opérait chaque mois *(onze fois au total)* sans comprendre ce qu'il se passait. Quand je suis revenu en Espagne pour un deuxième avis, mon tendon d'Achille était gangrené sur 11 cm."

Il aura même été question d'amputation. "En Angleterre, on m'a dit qu'il y avait un risque de perdre ma jambe, de la rotule jusqu'en bas. Mon médecin espagnol m'a rassuré. On disait souvent que je prenais à la légère la gravité réelle de la blessure. Au final, ce déni m'a aidé à rester optimiste." C'est finalement une greffe de peau qui lui permet d'entrevoir la fin du tunnel. "Des analyses ont montré que mon bras gauche était le plus approprié. J'avais le tatouage de ma fille à cet endroit. Résultat, j'ai l'autre moitié sur le pied maintenant. Aujourd'hui, je souris à ce petit signe du destin."

Pendant ces longs mois, ce n'est pas la blessure en elle-même le pire, mais la solitude. "Je me soignais en Espagne et l'éloignement avec ma famille restée à Londres était très rude. Quand ils sont finalement venus s'installer avec moi, mes enfants étaient tellement habitués à mon absence qu'ils s'étonnaient de me voir. « Papa, qu'est-ce que tu fais à la maison ? » C'était dur d'encaisser qu'ils ont pu intégrer l'idée que je n'étais plus présent." Mais quand il pense à arrêter, ce sont les mots de son fils ("Papa, je veux te revoir jouer") et le soutien de sa femme qui font que "je me suis remis à me lever chaque matin avec le sourire et l'envie de revenir".

Ce jour béni arrive lors du troisième passage à Villarreal, le 18 août 2018. Par la suite, il enchaîne les matches et va même jusqu'à retrouver la Roja quatre ans après. L'Espagnol balaie l'idée d'avoir eu de "la malchance". "La vie m'a offert tellement. Le fait d'avoir joué le Mondial 2014 efface déjà une grande partie des souffrances." Avoir rejoint Arsenal aussi, "la meilleure décision de ma vie. C'est là où j'ai eu le plus d'impact, j'étais reconnu. En Espagne, si tu n'es pas au Barça ou au Real Madrid, c'est difficile d'être autant considéré."

Ultime danse et reconversion

Et puis, plus de deux décennies plus tard, le voilà de retour à la maison. "C'est vrai que ça fait du bien, même si c'est différent quand tu as passé autant de temps éloigné de ta famille, tes amis, sans ce cadre que tu avais plus jeune. On a eu besoin d'une petite période d'adaptation pour se réhabituer au quotidien." Vingt-quatre ans plus tard, Los Azules sont remontés en Liga cette saison, et Santi Cazorla a été l'un des grands artisans de cet exploit : un coup franc direct du gauche, lui l'ambidextre, dans le petit filet en demi-finales retour de barrages contre Almeria (1-1 , 2-1), puis un penalty lors de la seconde manche de la finale face à Mirandes (0-1, 3-1), en ayant raté l'aller à cause d'une gêne à un mollet.

"Ce sera ma dernière saison. Les jeunes me passent devant comme des fusées" Santi Cazorla

Et la suite ? "À 99 %, ce sera ma dernière saison. Les jeunes me passent devant comme des fusées ! Il faut savoir quand se mettre de côté. Je veux l'aborder avec plaisir, profiter des ultimes moments, prendre soin de moi." Mais il est conscient qu'il ne sera pas simple d'arrêter : "On cherche à prolonger. Beaucoup d'anciens coéquipiers m'ont toujours averti : « Joue le plus longtemps possible, car, le jour où tu couperas, le quotidien te manquera terriblement. » Quand je prendrai ma retraite, je resterai lié à cette vie d'une manière ou d'une autre."

Xavi, Mikel Arteta, Cesc Fabregas… Nombre de ses potes sont devenus entraîneurs. Et lui ? "À ce stade, je ne pense pas. Quand j'étais avec Xavi au Qatar *(au Al-Sadd Sports Club, de 2020 à 2023),* il m'a dit : « Moi non plus je ne voulais pas, mais suivre le cursus a éveillé quelque chose en moi. » Alors je passerai mes diplômes et on verra si ça me plaît vraiment." Qui sait, un jour il devra peut-être même coacher son fils. "Je le mets sur le banc !" rétorque-t-il, hilare, en nous saluant chaleureusement. Au moment de clore cette escapade dans les Asturies, le chauffeur du taxi dégaine son téléphone pour nous montrer des photos de son ami Santi qu'il connaît depuis l'école, accompagné de quelques mots d'affection profonde pour lui. Cazorla conclut : "Ce sera difficile, mais pour nos supporters j'espère qu'on se maintiendra." La tâche s'annonce ardue pour le Real Oviedo, dix-neuvième de Liga après dix journées. Le coach a récemment été remercié, mais c'est tout un peuple qui va pousser son héros pour *The Last Dance*. ⬢ **J. Doc.**

"ON M'A RASÉ LA TÊTE, DÉSHABILLÉ, BATTU..."

Parti à pied du Venezuela pour tenter sa chance dans le foot aux États-Unis, le gardien Jerce Reyes, accusé d'être membre d'un gang, a été recalé à la frontière US et envoyé dans une prison haute sécurité du Salvador. Pour *FF,* l'ancien pro a accepté de raconter ce qu'il décrit comme un enfer de plus d'un an.

Par Olivier Bossard Illustrations Laura Acquaviva

Les nuits sont encore parfois compliquées, courtes surtout. "Au début, je me réveillais, j'étais perdu, raconte Jerce Reyes, assis chez lui à Machiques dans le nord-ouest du Venezuela. C'était difficile, je me disais : "Où suis-je ?", puis "Ah oui, je suis libre." Depuis deux mois, le gardien voit un psychologue pour évacuer les mauvais souvenirs et rallonger ses nuits. "J'ai des séquelles. Je dors un peu mieux, dans un vrai lit, près de mes filles. Merci mon Dieu." Dans sa rue, une grande fresque avec son visage a été peinte en son honneur. Tous les jours, son regard s'arrête dessus plusieurs secondes : "C'est touchant."

Pendant son absence, les enfants de l'école de football locale ont organisé des cercles de prière en son honneur, ses amis utilisaient les réseaux sociaux pour faire connaître son histoire au monde, sa famille, ses anciens coéquipiers ont lancé des manifestations et des veillées pour ne jamais l'oublier, sa sœur encore s'est démenée pour interpeller les politiques et la presse locale. "On devait se battre pour lui", dit-elle aujourd'hui. À son retour sur place, des milliers de personnes l'attendent le long des rues, confettis dans une main, messages de bienvenue dans l'autre.

"Je n'aurais jamais imaginé un tel soutien. Quand j'ai vu mes filles, ma sœur, ma mère, j'ai éclaté en sanglots. Mon père, à cause de ses problèmes de vue et de tension, ne pouvait pas sortir. Il m'attendait à l'intérieur. Quand je l'ai vu, j'ai à nouveau pleuré." Une dernière fois, ou presque. Pour tenter de mettre derrière lui "la pire expérience de sa vie".

La longue route jusqu'aux États-Unis

Son histoire commence le 1er avril 2024. La date ne quitte jamais son esprit. Impossible. "C'est le jour où j'ai décidé de quitter le Venezuela." La crise économique ravage le pays et son papa souffre d'un glaucome qui nécessite une opération coûteuse. "Je voulais aussi offrir une meilleure vie à mes deux filles." Isabella a 3 ans, Carla, 6. L'une vit avec lui, l'autre avec son ex-femme. "Elles me demandaient de ne pas partir, mais je devais le faire pour leur bien." Des amis et anciens coéquipiers sud-américains installés sur la côte est des États-Unis lui conseillent de venir sur place "où la situation économique est bonne" pour subvenir aux besoins de sa famille et tenter sa chance dans le football.

Le portier âgé de 35 ans a déjà l'expérience de la D1, D2 et D3 vénézuélienne (Caroni FC, Fundacion Atlético Maracaibo, Perijaneros FC). "Ils m'ont convaincu d'y aller." Le portier boucle un sac et file avec un cousin par la route. Pas le choix. "Les Vénézuéliens n'ont pas la possibilité de voyager facilement vers d'autres pays. On nous demande beaucoup de documents, des visas, alors il faut passer par la terre et par des chemins qu'on appelle des « trochas », qui sont illégaux." Surtout difficiles à franchir. Le parcours oblige à passer par la jungle, certains points d'eau dangereux ou des quartiers réputés difficiles. "Il ne voulait pas trop nous raconter ce qu'il avait vécu pendant ce voyage, raconte sa sœur Jorgelis. Mais il nous disait qu'il ne le souhaitait à personne."

La couronne de la discorde

Jerce Reyes marche "tous les jours" pendant des heures, arrive parfois à grimper dans une voiture, dans un train, pour gagner quelques kilomètres, dort dans une tente sur le bord des routes, parfois près d'une ferme par mesure de sécurité, rencontre des centaines de Sud-Américains en quête de meilleures vies, se relaie avec ses compagnons de route pour surveiller les affaires des uns, des autres, la nuit. Le plus mauvais souvenir remonte à la frontière entre le Guatemala et le Mexique. "Nous avons marché durant dix-sept heures. Puis, le service de l'immigration nous a arrêtés, relâchés, et, comme nous n'avions plus d'argent, nous avons alors dû continuer à pied jusqu'à Mexico City." La première étape de sa longue histoire.

"Jerce ne voulait pas raconter ce qu'il avait vécu, mais disait qu'il ne le souhaitait à personne" Jorgelis, sa sœur

Jerce Reyes débarque dans la capitale mexicaine le 29 avril 2024, trouve vite un emploi dans un magasin de fleurs. "J'étais heureux là-bas. J'étais pratiquement le seul homme à vendre des fleurs, entouré de femmes. J'étais un bon vendeur, et le dimanche ou en semaine, je jouais aussi au football." Pas seulement pour s'amuser. Grâce à son passé de pro, le Vénézuélien touche quelques pesos pour garder les buts d'une équipe locale. "Là-bas, ils appellent ça des « talachas », c'est-à-dire des bons joueurs à qui on donne un peu d'argent. L'équipe avait des sponsors qui les payaient."

Les jours s'enchaînent, le quotidien passe bien, mais l'objectif ne change pas. "Il se sentait bien au Mexique, raconte encore sa sœur. Il me disait toujours : « Je vais bien, mais je dois aller aux États-Unis pour gagner plus et vous aider. »" Le gardien dépose une demande officielle de rendez-vous auprès du service des douanes américaines (Immigration and Customs Enforcement, ICE), via l'application CBP One, mise en place par l'administration Biden et porte d'entrée obligatoire vers le pays de l'Oncle Sam. "On m'a recontacté quatre mois plus tard par SMS." Jerce Reyes et son cousin doivent se présenter à la frontière le 1er septembre 2024 à 20 heures précise.

"On a voyagé deux jours jusqu'à Tijuana, car il fallait éviter les zones de cartels. En entrant dans les bureaux de l'immigration, on m'a tout de suite demandé si j'avais des tatouages. J'ai dit oui, dix-sept." Sur son corps apparaissent les noms de ses frères, celui de ses enfants ou une étoile en souvenirs d'une victoire en tournoi. "En levant ma chemise, ils ont aussi vu sur mon bras droit le tatouage d'un ballon avec une couronne, un hommage au blason du Real Madrid, mon club préféré. En le voyant, ils ont tout de suite réagi : « Une couronne ! Une couronne ! » Je ne comprenais rien à ce qu'il se passait. Dans la foulée, j'ai été emmené dans un centre de détention." Sans explication, ou presque.

Le centre de rétention et les gangs

Jerce Reyes parle mal l'anglais, peine à comprendre les reproches de l'immigration américaine et à expliquer la symbolique de son tatouage. Personne ne •••

••• connaît le Real Madrid. "Ils m'ont mis dans ce qu'ils appellent « la glacière », une pièce très froide avec dix-sept autres migrants. J'y suis resté quatre jours, puis on m'a transféré au centre de rétention d'Otay Mesa, en Californie. C'est là que j'ai compris qu'ils me prenaient pour le membre d'un gang à cause de mon tatouage." De la couronne surtout, symbole récurrent des gangs sud-américains. Sur place, le Vénézuélien partage un grand dortoir avec télévision et consoles de jeux, hurle son innocence, gagne le droit de passer des coups de fils au pays.

"Le temps accordé n'était pas très long, raconte aujourd'hui sa sœur. Les agents de l'ICE n'ont pas voulu entendre son histoire. Ils l'ont identifié comme membre du Tren de Aragua, l'un des pires gangs du Venezuela. Mais il n'a jamais été un délinquant." Les semaines passent et la situation s'enlise. "Les journées étaient les mêmes et je ne savais pas ce qui allait m'arriver." Un matin, un agent débarque, le déshabille, photographie ses tatouages, voit la cicatrice de son appendicite, pense qu'elle vient d'un coup de couteau. "J'avais beau essayer d'expliquer, on ne me croyait pas", se désole-t-il.

Le durcissement de ton après l'élection de Trump

Jerce Reyes est déplacé vers une section de haute sécurité avec des détenus plus dangereux. Sa tenue bleue devient orange, celle des plus grands criminels. "Jerce Reyes Barrios était non seulement en situation irrégulière aux États-Unis, mais il portait également des tatouages qui correspondent à ceux indiquant une appartenance au gang TDA", aurait justifié l'administration américaine, d'après des documents récupérés par la presse locale. "Ça faisait bientôt cinq mois que j'étais en détention." Par miracle, Linette Tobin, une avocate américaine, se saisit de son dossier, via un programme pro bono (qui permet de défendre gratuitement des populations défavorisées). "Elle est vraiment tombée du ciel", confie Reyes.

L'avocate réside à San Diego, dans l'État de Californie, parle espagnol, maîtrise le droit des étrangers (contactée par *France Football,* elle n'a pas donné suite à nos demandes), rassure très vite le Vénézuélien, certaine de sa bonne foi. L'Américaine soumet alors au juge le casier judiciaire vide de son client, des lettres d'emploi ou une déclaration du tatoueur qui "jure avoir dessiné un tatouage en hommage au Real Madrid". Suffisant pour permettre à son client de quitter le quartier de haute sécurité, en attendant l'audience finale concernant sa demande d'asile, fixée au 17 avril 2025.

Mais l'élection et l'investiture de Donald Trump en janvier dernier semblent compliquer davantage la situation. Le joueur nous raconte : "Quelques semaines après son arrivée au pouvoir, un officier nous a dit : « Avec Trump, aucun Vénézuélien n'entrera. » On sentait que l'ambiance était en train de changer." Le bruit d'un transfert à la prison de Guantanamo dans le sud-est de Cuba parcourt le centre. "Mon frère m'a appelé le 14 avril, raconte encore sa sœur. Il sentait que quelque chose de grave était en train de se passer. Il a parlé avec sa fille et m'a demandé de prendre soin d'elles et

"J'ai pensé à me suicider, effectivement. Mais mes compagnons de détention m'ont empêché de le faire" Jerce Reyes

de dire à mes parents qu'il les aimait. Je ne comprenais pas…" Le lendemain, l'administration Trump aurait invoqué l'Alien Enemies Act, une loi votée en 1798 utilisée en temps de guerre, pour expulser les non-citoyens avec peu ou pas de procédure régulière, en expliquant que le gang "Tren de Aragua" était "un état criminel hybride qui envahissait les États-Unis". Stupeur pour son avocate, qui ne peut rien malgré les recours déposés.

L'enfer des prisons du Salvador

Personne dans la famille n'a oublié la moindre date. Encore moins celle du 15 avril 2025. À plusieurs milliers de kilomètres des États-Unis, la sœur de Jerce Reyes fête son anniversaire, deux jours avant le procès de son frère. "On m'a appelé pour me dire que des Vénézuéliens avaient été transférés vers le Salvador." Contre l'avis d'un juge fédéral, deux cent trente-huit ressortissants sont ainsi envoyés dans le petit pays d'Amérique centrale, connu pour abriter des prisons aux conditions de détention très dures et dirigé depuis juin 2019 par l'intransigeant Nayib Bukele, qui a déclaré la guerre au crime organisé. "Près de la moitié avait des dossiers d'immigration non résolus, et plus de soixante, dont Jerce Reyes, avaient des demandes d'asile en cours, précise une journaliste locale. Selon elle, la sécurité intérieure des États-Unis n'aurait jamais réussi à prouver que ces gens faisaient partie des gangs."

Trois avions de l'armée sont alors mobilisés pour l'expulsion vers le Salvador. "On nous a forcés à descendre à coups de matraques, menottés des mains aux pieds." Le gardien atterrit dans un pays qu'il ne connaît pas, direction ce qu'il perçoit comme l'enfer. "Quand j'ai entendu la radio du car prononcer le mot CECOT, j'ai tout de suite compris et pleuré *(ce centre de confinement du terrorisme est une prison à sécurité maximale située à Tecoluca inaugurée en février 2023 pouvant accueillir jusqu'à 40 000 détenus).* J'avais vu des documentaires sur cette prison à la télé." La télé devient réalité. Le gardien de but débarque là où le droit humain ne semble pas exister. "On nous a rasé la tête, déshabillés, battus, puis enfermés dans des cellules surpeuplées, avec du sang sur les murs et du vomi au sol. Le directeur nous a tenu le discours suivant : « Bienvenue en enfer »", insiste-t-il.

Le portier débarque dans une cellule de vingt mètres sur dix avec, selon lui, quatre-vingts des pires criminels du pays. "On craignait qu'ils nous tuent. On n'avait plus aucun contact avec la famille. Les surveillants me disaient : « Monte au quatrième étage des lits et jette-toi la tête la première. » J'ai pensé à me suicider, effectivement. Mais mes compagnons m'ont empêché de le faire." Reyes affirme qu'il ne voit jamais la lumière du jour depuis sa cellule. Il enchaîne les exercices physiques pour occuper ses journées. "Parfois, je me mettais à marcher du mur jusqu'aux barreaux, encore et encore, uniquement pour faire passer le temps." Le joueur tient le choc grâce à la lecture de la Bible, le seul livre autorisé dans l'établissement pénitentiaire. "On mangeait avec les mains, à l'endroit même où on faisait nos besoins. Pour boire, on avait de l'eau tiède qui sortait d'un tuyau", nous indique-t-il.

Troisième Division, académie pour gardiens et amour du Real Madrid

Les codétenus doivent se partager une seule toilette sans mur. Le règlement intérieur interdit de parler à haute voix. Selon lui, les surveillants auraient parfois piqué les vêtements des détenus ou joué avec leur tête. "Quand on leur demandait l'heure, l'un disait : « 10 heures du matin », un autre : « 3 heures de l'après-midi », un autre encore : « 5 heures. » C'était fait pour nous désorienter", assure-t-il. Un jour, après avoir pris une douche au mauvais moment, Jerce Reyes signale avoir passé cinq heures dans le noir dans une cellule de deux mètres sur un. "Les gardiens nous frappaient juste parce qu'ils le voulaient. On avait vingt minutes pour manger. Si on dépassait ce temps imparti, on recevait des coups. C'était horrible. On ne savait pas quand tout ça finirait", explique-t-il.

Jusqu'à un matin de juillet 2025, quatre mois après son arrivée. Un petit groupe de Vénézuéliens débarque en cellule. "Quelqu'un a dit : « Qui est le footballeur pro ici ? » C'est là qu'on m'a expliqué que ma sœur mobilisait tout le monde pour ma libération. » Avec succès, enfin. Une nuit – "le 18 juillet à 2 heures du matin" – les prisonniers vénézuéliens sont réveillés par les surveillants, ont vingt minutes pour prendre une douche et s'habiller.

"On a compris qu'on allait sortir. On a pleuré, on s'est embrassé. On nous a alors emmenés sur une base aérienne, et là, un officiel nous a dit : « Nous sommes le gouvernement vénézuélien, nous venons vous sauver. » C'était incroyable. La souffrance était finie. On rentrait enfin chez nous." Définitivement. "Je n'en revenais pas de tout ce monde qui m'attendait dans la rue. Aujourd'hui, je suis près de ma famille." Avec de nouveaux projets en tête, en plus du football pratiqué à nouveau en Troisième Division locale. "Je veux ouvrir une académie pour les gardiens de but. Je veux les former pour qu'ils aillent briller ailleurs." Au Real Madrid, peut-être ? "Je le leur souhaite. Je supporterai ce club pour toujours." Son tatouage sur son bras droit ne dit rien d'autre. Promis. **O. B.**

FICHE DE MATCH AU COUP D'ENVOI

PAYS-BAS - COSTA RICA : 0-0 A.P. (4-3 AUX T.A.B.)
QUART DE FINALE DE LA COUPE DU MONDE 2014

Tim Krul "JE SAVAIS QUE ÇA POUVAIT LES DÉSTABILISER"

Entré spécifiquement pour les tirs au but en quarts du Mondial 2014, le gardien des Pays-Bas a plongé cinq fois du bon côté et arrêté deux tentatives costaricaines après un numéro d'intimidation. Le néo-retraité de 37 ans revient sur cette séance épique.

Par Luc Herincx, à Londres (Angleterre). Photos Étienne Garnier/L'Équipe

120e+1 : Tim Krul remplace Jasper Cillessen pour la séance de tirs au but, le coup de poker de Louis van Gaal, le coach néerlandais.

Stéphane Mantey/L'Équipe

L'APPROCHE DU MATCH
"SURTOUT NE DIS RIEN À PERSONNE"

"La veille du match, l'entraîneur des gardiens, Frans Hoek, nous a réunis, tous les trois *(avec Jasper Cillessen, le numéro 1, et Michel Vorm, le numéro 3)* pour faire nos « devoirs », une analyse vidéo et statistique de l'adversaire. Il nous a demandé : « Qui a déjà participé à des séances de tirs au but ? » J'ai immédiatement levé la main pour dire que j'avais arrêté une tentative de Lampard et que j'avais participé à deux séances à mes débuts en sélection *(en 2011)*. Cillessen, qui est un peu plus petit que moi *(1,87 m, contre 1,93 m)*, ne stoppait aucun penalty à l'entraînement. Le lendemain, on était au bar en train de regarder l'autre quart de finale *(Argentine-Belgique, 1-0)* quand Frans s'est approché pour me parler tout bas : « Tu es en forme, tu es impressionnant à l'entraînement et on est en train de se dire que si ça va aux tirs au but, on pourrait remplacer Jasper… » Je me suis dit que c'était juste une manière de maintenir ma motivation mais il a précisé : « Va étudier les tireurs sur ton ordinateur mais, surtout, ne dis rien à personne. Ça doit rester entre toi, le manager *(Louis van Gaal)* et moi. »

Avec tout mon respect pour le Costa Rica, je pensais qu'on allait plier le match avant la prolongation… Je suis quand même parti analyser leurs derniers penalties et les courses d'élan. Par exemple, Messi fait un geste particulier avec son bras droit qui peut indiquer le côté où il va tirer. Il ne le fait pas tout le temps, mais c'est le genre de détail qu'on essaie de repérer. Après, tout dépend de l'enjeu du penalty et de la confiance du tireur. Là, j'avais la chance que le Costa Rica se fût qualifié au bout d'une séance au tour précédent *(contre la Grèce, 1-1 a.p., 5-3 aux t.a.b.)*. Je pouvais voir comment ils se comportaient sous pression.

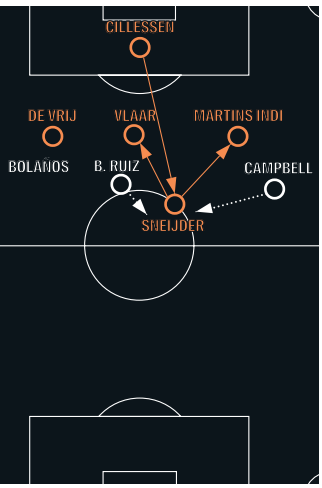
Je voulais aussi me faire le plus grand possible dans la cage pour intimider l'adversaire. C'était un des grands principes de Frans Hoek. Van Gaal détestait qu'un gardien « parie » sur un côté. Il répétait : « Si vous vous reposez sur le hasard, vous ne jouez pas pour moi. » Il fallait donc trouver des moyens de lire l'adversaire. Faire face à un Néerlandais fou mesurant près de deux mètres et avec cette totale confiance en lui, je savais que ça pouvait les déstabiliser. Par la suite, j'ai affronté des Harry Kane ou Cristiano Ronaldo, cela n'avait aucun effet car ils croient très fort en eux. »

L'ENTRÉE EN JEU
"MERDE, MA FAMILLE VA ASSISTER À ÇA"

"À la mi-temps, je suis allé voir les deux cages pour sentir dans quel environnement pourraient avoir lieu les tirs au but. Les coéquipiers qui m'observaient me demandaient : « Mais pourquoi tu fais des trucs bizarres ? » *(Rires.)* Pendant le match, on a tiré •••

La défense à cinq de Van Gaal a fait parler lors de cette Coupe du monde. Krul explique : "Les Pays-Bas n'avaient jamais joué de cette façon, peu de gens croyaient en nous au pays. Mais il avait été courageux en pointant la nécessité de ce système. On manquait de solidité derrière et on avait Robben pour faire la différence devant. Donc il a consolidé la défense." Même contre le Costa Rica qui l'attend avec un bloc bas, Van Gaal aligne Daley Blind et Dirk Kuyt en pistons pour fermer les couloirs et délester ses talents offensifs des tâches défensives.

Au tableau !



En position de numéro 10 reculé, Wesley Sneijder est l'un des maîtres à jouer des Pays-Bas, constamment recherché par ses partenaires. "Van Gaal demandait toujours de relancer court, détaille Krul. Il disait aux gardiens : « Peu importe qu'on soit à la première minute ou à cinq minutes de la fin, joue court. On veut contrôler, fatiguer les attaquants adverses. » Il adorait qu'on attende le pressing pour faire cette passe verticale vers le numéro 6 et qu'il joue en retrait vers un des défenseurs centraux. On se sortait ainsi de la pression."

••• sur la barre, les poteaux, je sentais que ça allait devenir sérieux… Durant la prolongation, je m'agitais, Huntelaar s'est tourné vers moi et m'a demandé : « Pourquoi t'es aussi nerveux ? » « C'est rien, t'inquiète », lui ai-je répondu. *(Rires.)* J'ai demandé au coach des gardiens si je devais m'échauffer : « Écoute, je t'ai dit de te tenir prêt. Fais ce que tu as à faire. » À la 117e, je suis allé dire au manager *(Van Gaal)* qu'il fallait me faire entrer au plus vite. J'ai dû attendre encore une ou deux minutes, elles m'ont paru dix ! Le ballon est enfin sorti, j'ai pu entrer, c'était la course la plus longue de ma vie jusqu'au but, mes jambes tremblaient. J'étais très nerveux.

À l'issue de la prolongation, j'ai eu cinq minutes pour me calmer un peu, le temps que les tireurs soient désignés. Robben, qui avait l'expérience de cet exercice, est venu me rassurer : « Tu es au top, tu vas t'en sortir. » En me dirigeant vers le but, j'ai senti la spidercam au-dessus de moi, je me suis tourné vers l'écran géant et j'ai vu ma tête en énorme. Je me suis dit : « Merde, ma famille va assister à ça… » Les images que j'avais enfant devant la télévision, c'était enfin mon tour. J'avais besoin de me mettre dans ma bulle."

LE PREMIER TIREUR
"JE SUIS PARTI TROP TARD"

"Je me suis tellement mis dans cette zone de concentration que plusieurs souvenirs se sont évaporés depuis. Je sais que plusieurs joueurs ont changé de côté par rapport au match précédent mais je me suis principalement fié à mon intuition. Avant le premier tir, je me suis approché de Celso Borges pour l'intimider. Ce n'était pas une pièce de théâtre, je ne jouais pas. Par expérience, je savais qu'on entrait dans une bataille où je devais prendre l'avantage.

Le premier tireur fut beaucoup plus relâché que les suivants. Il ne me regardait pas, il savait déjà où il voulait tirer. Mais j'ai tout lu parfaitement : pendant sa course d'élan, il a ouvert assez vite son corps, ce qui indiquait qu'il allait ouvrir son pied *(droit)* pour tirer de ce côté *(droit)*. Pourtant, je suis parti trop tard… Ça s'est joué à une fraction de seconde. J'étais tellement énervé que j'ai frappé le poteau. J'étais si proche de l'avoir… J'ai gambergé mais je me suis dit pour la suite : « Fais ta méthode, à l'instinct. »"

Tim Krul met en échec Bryan Ruiz, le deuxième tireur costaricain.

LE DEUXIÈME TIREUR
"J'AI SENTI QUE J'AVAIS LE CONTRÔLE"

"Bryan Ruiz *(le capitaine)* parle néerlandais *(il a joué trois saisons aux Pays-Bas)*, donc je lui ai dit dans ma langue : « Je sais où tu vas tirer, mon ami. » Et je lui ai tapoté la tête. À ce moment-là, j'ai senti que j'avais le contrôle. Ruiz est un top joueur mais je pouvais y aller à l'intuition, plonger plus vite. Il est gaucher, j'ai vu pendant sa course d'élan comment il enroulait son corps, je piétinais sur ma ligne tellement j'avais hâte d'y aller *(côté droit du tireur)*. Je l'ai eu alors que ce penalty était certainement plus difficile à repousser."

Toute la détermination de Tim Krul lors de la séance de tirs au but.

LE TROISIÈME TIREUR
"JE LUI AI PARLÉ DANS TOUTES LES LANGUES"

"Giancarlo Gonzalez était très nerveux. Je lui ai parlé dans toutes les langues. Je ne me rappelle plus exactement mais des choses comme : « Vamos, la pression est sur tes épaules, tout ton pays te regarde. » J'ai bien poussé sur mes appuis alors que la pelouse

Second exploit de Tim Krul qui dévie la frappe de Michael Umana, le cinquième tireur. Les Pays-Bas sont en demi-finales.

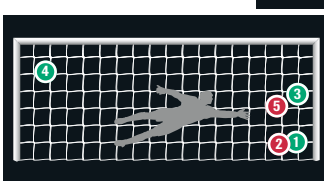
était très molle mais j'aurais vraiment dû partir plus tôt car sa course d'élan était rapide. Après le penalty réussi de Sneijder, on s'est fait une accolade. Un moment très important qui montre l'unité de l'équipe."

LE QUATRIÈME TIREUR
"SI J'AVAIS JOUÉ LES CENT VINGT MINUTES, J'AURAIS ÉTÉ PRÊT À BONDIR"

"Je n'ai même pas remarqué que l'arbitre avait préparé un carton jaune pour m'avertir. Dans tous les cas, j'étais prêt à en prendre un pour gagner. Je n'étais plus du tout nerveux. À partir de sa course d'élan et des analyses en amont, j'ai senti que Christian Bolanos allait tirer de ce côté *(gauche)*. Mais la frappe part plus en hauteur et mon impulsion n'était pas assez tranchante pour aller la chercher. Si j'avais joué les cent vingt minutes avant, j'aurais eu les muscles chauds, prêts à bondir..."

LE CINQUIÈME TIREUR
"TOUT S'EST PASSÉ AU RALENTI"

"Je savais qu'un arrêt pouvait être décisif. J'ai marché un peu dans la surface pour retarder autant que possible le moment, je sentais Michael Umana très nerveux. Je lui ai crié un « vamos ! » Il a beaucoup ouvert l'angle de ses épaules mais j'avais déjà lu bien avant grâce à son langage corporel qu'il allait tirer de ce côté. Juste avant de le repousser, j'ai senti que j'allais y arriver. Le genre de moment très rare dans une carrière. Tout s'est passé au ralenti dans ma tête. Tout le monde a couru vers moi, on en rêve quand on est enfant. C'était spécial. On me criait : « Tu nous as sauvés ! » •••



Avec deux frappes arrêtées sur cinq, Tim Krul affiche un remarquable taux de 40 % de réussite.

Stéphane Mantey/L'Équipe

Au tableau !

Roberto Maya/Fotoarena/Bestimage/PsnewZ - Stéphane Mantey/L'Équipe

••• L'APRÈS-MATCH

"SI LE RÈGLEMENT EST DIFFÉRENT, C'EST UN PEU À CAUSE DE MOI"

"J'étais présent à la conférence de presse après le match. Il me semble qu'ils m'ont mis à côté de Cillessen pour montrer notre unité. Il y avait peut-être deux cents journalistes, les Anglais m'ont posé plusieurs questions sur mes tentatives d'intimidation pendant la séance de tirs au but. Je leur ai dit que je voulais simplement donner le maximum pour mon pays. Je n'avais adressé aucune insulte ni même reçu de carton jaune. Bon, si le règlement est différent aujourd'hui *(depuis 2023, les gardiens de but ont interdiction de « distraire abusivement » les tireurs)*, c'est sûrement un peu à cause de moi *(rires)* et Emiliano Martinez *(l'Argentin, en finale du Mondial 2022 contre la France)*.

Le lendemain matin, Van Gaal a réuni les gardiens dans son bureau. Il s'est adressé directement à Jasper : « Si tu me manques encore de respect *(en colère, Cillessen avait tiré dans une bouteille d'eau au moment de son remplacement par le sélectionneur néerlandais)*, tu ne joueras plus jamais pour moi. » Louis van Gaal a dit que j'étais le meilleur sur les tirs au but et que si l'occasion se représentait, il ferait la même chose. Jasper a accepté et s'est excusé immédiatement. Malheureusement, en demi-finales *(contre l'Argentine, 0-0, 2-4 aux t.a.b.)*, le coach avait déjà opéré les trois changements autorisés avant la séance de tirs au but. Je crois qu'il a dit plus tard que le plus grand regret de sa carrière était de ne pas m'avoir fait entrer lors de ce match. Mais Robin van Persie s'était blessé et il l'avait alors remplacé par Huntelaar, un choix qui était logique."

Le gardien néerlandais explique comment, grâce à sa lecture du langage corporel, il a pu à chaque fois partir du bon côté.

Louis van Gaal savait que Tim Krul était plus performant dans l'exercice des tirs au but que Cillessen. Pari gagné.

FICHE DE MATCH AU COUP DE SIFFLET FINAL

CE QU'IL EN RESTE
"LES GENS DU COSTA RICA ME LE RAPPELLENT TOUS LES ANS"

"C'était surréaliste à notre retour en Europe. Des milliers de fans nous attendaient à l'aéroport. Avant de retourner en club, Frans Hoek m'a dit : « Construis-toi une réputation à partir de ce match. Tu es le gars du Mondial. » Mais j'ai eu ma grosse blessure *(rupture des ligaments croisés d'un genou en octobre 2015),* ça m'a arrêté durant quatorze mois. Il y a quand même eu un grand moment avec la séance contre Tottenham en FA Cup *(en huitièmes en 2020, Krul a stoppé deux tirs au but pour qualifier Norwich).* 2014, on m'en parle encore. Plusieurs coaches ont appliqué la même tactique les mois suivants, on m'envoyait des vidéos sur les réseaux sociaux. Les gens du Costa Rica me le rappellent tous les ans aussi. On m'a dit que le pays était magnifique, un jour il faudrait que j'y aille pour visiter mais sous couverture ! *(Rires.)*" ⬢ L. He.

LES STATS

PAYS-BAS		COSTA RICA
67%	POSSESSION	33%
20	TIRS	6
15	TIRS CADRÉS	3
11	CORNERS	1
15	FAUTES COMMISES	13
2	CARTONS JAUNES	4

LES TIRS AU BUT

COSTA RICA	PAYS-BAS
0-1 Borges (réussi)	1-1 Van Persie (réussi)
1-1 B. Ruiz (raté)	2-1 Robben (réussi)
2-2 G. Gonzalez (réussi)	3-2 Sneijder (réussi)
3-3 Bolaños (réussi)	4-3 Kuyt (réussi)
4-3 Umana (raté)	

Tim Krul, le héros de toute une équipe.

LE QUIZ DE TIM : 3/8

"Combien de sélections comptiez-vous avant ce match ?
En 2014… J'en avais cinq ! Ça se jouait toujours entre Jasper Cillessen et moi. Je pensais vraiment devenir numéro 1 mais vers la fin du Championnat, j'ai affronté Liverpool et Steven Gerrard a délivré deux passes décisives sur des coups francs incroyables. Malheureusement, Louis van Gaal avait vu ce match… (**VRAI.** Tim Krul totalise 15 sélections en carrière jusqu'en 2021) **1/1**

De quelle nationalité était l'arbitre ?
Suisse ? (**FAUX**. Ouzbèke, il s'agissait de M. Ravchan Irmatov.) **1/2**

Combien d'arrêts Keylor Navas, votre homologue costaricain, compte-t-il pendant ce quart de finale ?
Sept ou huit. (**VRAI**. Sept arrêts, mais aucun durant la séance de tirs au but.) **2/3**

Qui était le capitaine du Costa Rica ?
Borges. Non ? C'était un des tireurs de penalty. (**FAUX.** Bryan Ruiz et Krul a arrêté son tir au but.) **2/4**

Dans quelle ville s'est déroulé ce match ?
J'ai oublié… Si vous me le dites, ça va tout de suite me revenir ! (**FAUX.** Salvador de Bahia.) **2/5**

Quelle était la date de ce quart de finale ?
Ça devait déjà être en juillet… Sûrement le 4. (**FAUX.** Pas loin, le 5 juillet 2014.) **2/6**

Quels étaient les quatre tireurs néerlandais ?
Kuyt, Robben, Sneijder et Van Persie. Que des top joueurs, facile de s'en souvenir. (**VRAI.** Dans le désordre) **3/7**

Qui fut élu homme du match ?
Ça devait être Navas… Ou Sneijder si c'était un Néerlandais. (**FAUX.** Arjen Robben) **3/8"**

MEXICO ATTEND SON HEURE

Par
Thomas Broggini, à Mexico (Mexique)

Photos
Alex Coghe/L'Équipe

ATLAS

Mexico, Mexique.
Population 9,2 millions d'habitants (aire métropolitaine : 21,8 millions d'habitants).
Température moyenne l'hiver 15 °C.
Température moyenne l'été 18 °C.
Ensoleillement 8 h 30 par jour.
Précipitations 117 jours par an.

À peine arrivé, déjà perdu. Le destin naturel d'un nouveau venu à Mexico. Tout juste sorti de l'avion, nous voilà au beau milieu des vendeurs ambulants, quelque part dans le cœur palpitant de cette mégalopole infinie, environ 22 millions d'habitants, top 10 mondial. S'y aventurer, c'est en ressentir la frénésie : humer l'odeur des stands de tacos à chaque coin de rue, slalomer dans le trafic infernal des voitures et des piétons, se retrouver soudain face aux ruines d'un temple aztèque, contempler des monuments et édifices époustouflants, des danseurs traditionnels en transe… Puis arriver au "Zocalo", la majestueuse place du centre historique. "C'est ici que les conquérants espagnols ont bâti Mexico au XVI[e] siècle, sur les ruines de Tenochtitlan, l'ancienne capitale de l'empire aztèque, explique Alejandro Gomez, un guide touristique. Cet endroit symbolique est aujourd'hui le noyau politique, culturel et religieux du pays." Là, où, dit-il, "300 000 personnes peuvent se regrouper pour manifester, célébrer une victoire ou participer à un concert".

Ce matin-là, fin octobre 2024, des fleurs orange de *cempasuchil* (aussi appelée la rose d'Inde) décorent les rues, une coutume nationale à l'approche de l'ultra-populaire Jour des morts. Une douce atmosphère de fête règne, amplifiée par l'imminence du Grand Prix du Mexique, auquel plus de 400 000 spectateurs assisteront au fil du week-end. Le moment que nous choisissons pour

La capitale du Mexique, théâtre de matches de Coupe du monde entrés dans la légende, peine à s'enthousiasmer pour ses clubs. Mais la flamme ne demande qu'à reprendre, à sept mois d'un Mondial qu'elle accueillera pour la troisième fois.

nous rendre à l'Estadio Azteca. Le nom convoque la légende : le sacre mondial du Brésil de Pelé en 1970, le mythique Italie-RFA (4-3 a.p.) ce même été, la "main de Dieu" puis le "but du siècle" de Diego Maradona face à l'Angleterre (2-0, en quarts) avant le couronnement de l'Argentine en 1986… "Si le foot est une religion, l'Azteca est son église", résume Antonio Moreno, le directeur du Musée du football, situé à Pachuca, 90 kilomètres au nord de la capitale.

Le pèlerinage et le chantier

Le 11 juin 2026, l'antre accueillera le match d'ouverture de la Coupe du monde pour la troisième fois de l'histoire, un record, le Mexique coorganisant le tournoi avec les États-Unis et le Canada. Depuis le centre, il faut prendre le métro pendant une heure vers le sud. L'occasion de mesurer l'efficacité du réseau de transports en commun de Mexico en même temps que la densité phénoménale de la circulation à travers les vitres. "On passe deux à quatre heures par jour sur la route", racontent stoïquement les *Chilangos*, les habitants de cette mégalopole tentaculaire située à 2 240 m d'altitude et en proie à d'importants problèmes de pollution.

Au bord de l'autoroute, l'Azteca apparaît enfin. Imposant, bétonné… Vide. Le stade est en cours de rénovation "jusqu'en décembre 2025", indique le service de communication de l'enceinte •••

PRATIQUE

Décalage horaire - 8 heures en été, - 7 heures en hiver.
Distance Paris-Mexico 9 100 km.
Vol Paris-Mexico De 10 h 30 à 19 heures (avec escale).
Prix du billet d'avion Entre 700 et 1 300 euros l'aller-retour.
Nuit d'hôtel 30 à 140 euros la nuit.
Trajet aéroport – centre-ville 0,50 à 10 euros.
Ticket de transport en commun 0,25 à 0,40 euro.

Ville de foot

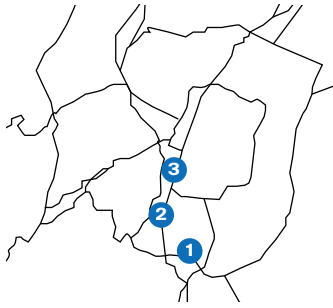
À Mexico, les maillots s'étalent sur les rues près de l'Estadio Azteca (ci-dessus). Ci-contre, un bâtiment du campus de l'UNAM. En haut, les supporters de Pumas donnent de la voix dans l'Estadio Olimpico Universitario. En-dessous, les "hinchas" de Club América ont répondu présent dans les tribunes de l'Estadio Ciudad de los Deportes, contre Monterrey (2-1, le 27 octobre 2024). Page de droite, le derby entre Pumas et Cruz Azul a mobilisé jusqu'à 1 000 policiers.

••• (la réouverture est désormais prévue le 28 mars 2026), précisant que sa capacité sera portée de 83 264 à "environ 90 000 places". Un futur record en Amérique latine. En attendant, interdiction absolue de s'approcher du temple "pour raisons de sécurité". Après plusieurs vaines tentatives auprès de la sécurité, il n'y a donc plus qu'à en faire le tour. Une longue balade sous le soleil pour réaliser que les traces du foot sont plutôt discrètes dans le coin, noyées parmi des fresques à l'effigie d'Elton John, Michael Jackson ou du pape Jean-Paul II, tous passés par là. Les quelques vendeurs de maillots et restaurateurs installés dans les parages regrettent la raréfaction des clients en raison des travaux. Un ouvrier en pause témoigne de "longues heures de travail". Bref, à part une poignée de curieux venus se prendre en selfie devant l'esplanade principale, les alentours sont d'un calme déroutant. Pour le vrai pèlerinage, il faudra repasser.

Le campus des merveilles

Samedi, place au jeu. Au programme : un alléchant derby Pumas-Cruz Azul, deux institutions de Mexico faisant partie, avec le voisin Club América et Chivas (Guadalajara), du cercle des "quatre grands" clubs historiques du pays. Ce choc de la 14e journée du Tournoi d'Ouverture de la Liga MX (la D1 mexicaine) a lieu dans un autre lieu iconique : l'Estadio Olimpico Universitario (58 445 places). Soit le théâtre, en plus de quatre matches du Mondial 1986, de la cérémonie d'ouverture des JO 1968 et de la célébration poings levés et gantés des sprinteurs états-uniens Tommie Smith et John Carlos sur le podium du 200 m, en soutien aux Afro-Américains victimes de discrimination. "Un endroit chargé de mythologie", admire Horacio Alvarado. Ce jeune employé des Pumas nous accueille devant la façade en pierre volcanique du stade ornée d'une impressionnante fresque de l'artiste mexicain Diego Rivera. La "maison" de l'équipe de la capitale fait partie du campus de l'UNAM, l'université nationale autonome du Mexique, l'un des plus grands établissements d'enseignement public en Amérique latine.

C'est en 1954, sur ce vaste complexe inscrit au patrimoine mondial de l'humanité, qu'est né Pumas, dont le nom officiel est en réalité Club Universidad Nacional. "J'ai étudié la communication ici avant d'être engagé par le club", retrace Horacio Alvarado pour illustrer la stratégie de l'institution. "Le club représente l'UNAM et ses valeurs, développe Luis Raul Gonzalez Pérez, un autre ex-étudiant de l'université devenu avocat puis président du septuple champion du Mexique. La pensée critique, la liberté d'expression, l'égalité, la tolérance et la laïcité sont très importantes ici." Le dirigeant, qui continue de donner des cours à la fac de droit, souligne par ailleurs "la garra *(l'esprit de compétition)*, le courage et la passion" caractérisant Pumas, une pépinière connue notamment



STADES

1. Estadio Azteca
Calzada de Tialpan 3465, Coyoacan.
Équipes résidentes Club América, équipe nationale du Mexique.
Inauguration 29 mai 1966. En cours de rénovation (jusqu'à fin mars 2026).
Capacité 83 264 places (environ 90 000 après travaux).
Coupe du monde 2026 Accueil de cinq rencontres, dont le match d'ouverture, le 11 juin, et un huitième de finale.

2. Estadio Olimpico Universitario
Avenida Insurgentes Sur s/n, Ciudad Universitaria, Coyoacan.
Club résident Pumas UNAM.
Inauguration 20 novembre 1952.
Capacité 58 445 places.

3. Estadio Ciudad de los Deportes
Calle Indiana 255, Ciudad de los Deportes, Benito Juarez.
Clubs résidents Cruz Azul, Atlante (D2). Le Club América y joue également cette saison en raison des travaux à l'Estadio Azteca.
Inauguration 6 octobre 1946.
Capacité 36 681 places.

pour avoir formé le *goleador* Hugo Sanchez. Pour rejoindre la cité universitaire, visible depuis le stade, il suffit de passer à pied sous l'avenue Insurgentes, l'un des principaux axes routiers de Mexico, jusqu'à tomber sur la Bibliothèque centrale. "Je ratais des cours pour aller voir des matches juste à côté, se remémore "Paty", une supportrice issue de l'UNAM. On avait souvent des places gratuites."

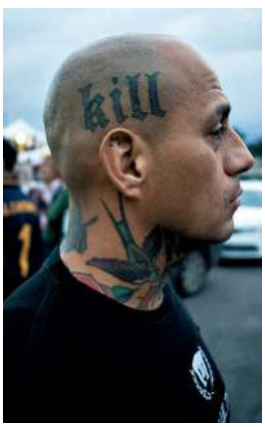
Le parking des repentis

À trois heures du coup d'envoi, direction le parking au pied de l'Olimpico, où Jonathan Garcia nous a donné rendez-vous. Ce solide gaillard dirige "La Rebel", la principale *porra* (groupe d'ultras) de Pumas. Entre les voitures, l'ambiance grimpe doucement, dans les vapeurs mêlées des fumigènes, du cannabis et des grillades. "Je vis une double vie, se marre le chef de bande. Le dimanche, je suis ici à encourager l'équipe. Et le lundi, en costume-cravate pour donner cours car je suis prof d'anglais. Aucun élève ne s'en doute. *(Rires.)*" Autour de cet *hincha* (fan) de 44 ans, de sacrés lascars tatoués de la tête aux pieds. "On ne veut plus de la violence, clame-t-il. Mais elle a existé, oui." Il se touche l'épaule. "J'ai reçu un coup de couteau après un match, poursuit-il. J'ai vécu des bagarres, des fusillades. On a tiré sur ma voiture. Une vie dangereuse. La situation s'est tranquillisée, heureusement. Notre but est juste de mettre de l'ambiance. Et ce n'est pas simple."

Autour de lui, des membres de la clique, 6 000 dans le parcage ce soir-là, acquiescent. "Le football mexicain est en déclin, se désole « Fortaleza », un autre leader. On continue de venir pour passer du temps ensemble. Mais, dans le fond, les matches sont mauvais, les places sont chères et la répression augmente." La conséquence, en ce qui concerne le dernier point, de la montée de la violence dans les stades, ayant abouti en mars 2022 à une bagarre sanglante en tribunes lors d'un match entre Quérétaro et Atlas (Guadalajara). Bilan officiel : vingt-six blessés dont trois graves. Le durcissement des mesures de sécurité est notable : environ 1 000 policiers sont mobilisés pour ce derby de Mexico. Un hélicoptère survole les environs. "Les barras *(l'autre appellation des groupes d'ultras)* ne sont plus admises lors des matches à l'extérieur", enrage un dur à cuire surnommé "Juliogan".

Accompagné de sa fille adolescente, cet autoproclamé "enfant de la rue" dévoile deux mots en anglais tatoués sur son crâne rasé. D'un côté : "Kill" (tuer). De l'autre : "Hate" (haïr). "On m'appelle l'assassin", lance-t-il, l'air agité. Nous tentons de ne rien laisser transparaître, pendant qu'il montre ses cicatrices : un impact de balle sur l'avant-bras, des marques de coups de couteau au niveau de l'aisselle et de la hanche, les doigts de sa main droite incapable de se refermer à force de rixes… "Ça ne m'intéresse plus de me battre, promet-il. Les stades mexicains sont devenus d'un calme •••

Ville de foot



Ci-dessus, la rencontre entre Club América et Monterrey s'est déroulée sous protection policière. En t-shirt gris et short bleu, Gonzalo Juarez, 72 ans, habitant du quartier populaire de Tepito, et témoin historique de l'autre Maracana.

••• mortel. Ce soir, vous n'allez pas assister à un match mais à des funérailles." Nous optons pour un repli stratégique, histoire de rejoindre la partie plus familiale du public.

Le ciment et la malédiction

Loin du boucan, les fans de Cruz Azul débarquent sereinement : leur équipe pointe en tête du Championnat (et remportera la saison régulière). Cet autre grand club possède une histoire passionnante. Aujourd'hui basé à Mexico, il a été fondé en 1927 par une entreprise de ciment, la coopérative La Cruz Azul, dans la cité industrielle de Jasso (Hidalgo), au nord de la capitale, avant de déménager. "À l'origine, c'est un club de gauche, aux valeurs socialistes, explique un dirigeant actuel, Antonio Reynoso, dont le père et le grand-père ont travaillé dans l'usine tout en jouant dans l'équipe. Cruz Azul est habitué à souffrir mais n'abandonne jamais."

La preuve : il a décroché en 2021 son neuvième titre de champion du Mexique après vingt-trois ans de disette et six finales perdues, certaines au bout d'un scénario improbable. Les moqueries ont abouti à la création d'un verbe : *Cruzazulear*. "Ça exprime l'idée de tout gâcher, d'échouer au dernier moment, sourit Eduardo Garcia, un jeune supporter, avant d'entrer dans le stade. On était maudits. Je connais des gens qui ont fini chez le psy pour ça. Le titre a été une libération." Remis

ON VISITE QUOI ? *Culture, verdure et canaux*

1. Centro historico
Classé au patrimoine mondial par l'Unesco, il concentre environ 1500 édifices de valeur historique ou artistique (temples, musées, centres culturels, bâtiments religieux, politiques…) autour de l'immense et majestueuse Plaza de la Constitucion, connue comme le "Zocalo" (le Socle).

2. Bosque de Chapultepec
Poumon de la ville, ce sublime parc de 866 hectares abrite trois lacs artificiels, de grandes pelouses, des espaces sportifs, diverses espèces animales, un parc d'attractions, un zoo, un château et plusieurs musées, dont l'immanquable Museo nacional de Antropologia.

3. Coyoacan
Le repaire des artistes, des intellectuels et des promeneurs en quête d'évasion. Rues pavées, maisons d'architecture coloniale, cafétérias, vendeurs d'artisanat… À visiter : la Casa Azul, l'ancienne maison de la légendaire artiste mexicaine Frida Kahlo.

4. Xochimilco
Également inscrit au patrimoine mondial, ce quartier situé au sud abrite un réseau de petits canaux et de jardins flottants ("chinampas") formant une réserve écologique extraordinaire. Un des rares vestiges "vivants" de l'époque aztèque, à explorer en bateau.

5. Colonia Roma
Le quartier branché. Une zone verdoyante peuplée de librairies, commerces, galeries d'art, cafétérias, bars et restaurants. Animé de jour comme de nuit, au même titre que le secteur de la Condesa, où se trouve le merveilleux Parque Mexico.

sur pied financièrement, Cruz Azul séduit aujourd'hui par la qualité de son jeu.

Le match contre Pumas le confirme : après vingt-cinq secondes seulement, les *Cementeros* (Cimentiers) mènent déjà. Et finissent par logiquement l'emporter (2-0). L'Estadio Olimpico Universitario retient davantage l'attention que la rencontre en elle-même, avec sa forme de soucoupe volante, ses tribunes séparées du terrain par une piste d'athlétisme, ses lignes de foot US mal effacées sur la pelouse et ses nombreux sièges vides. Le choc se dispute devant à peine 37 576 spectateurs (pour une jauge maximale fixée à 46 000 places, par sécurité). Dans une ambiance très NBA : musique à fond dans les haut-parleurs, vendeurs de pop-corn et de hot-dogs qui circulent dans les rangs, spots publicitaires diffusés en plein match…

"Il y avait beaucoup de monde ce soir", observe l'Argentin Gustavo Lema, entraîneur de Pumas, à l'issue de la rencontre. Rien à voir, pourtant, avec la ferveur du foot sud-américain. Un décideur d'un club de premier plan tacle : "Le foot mexicain veut à tout prix se rapprocher des États-Unis et c'est une erreur. L'argent, il y en a. Il est juste mal utilisé. On est en train de perdre notre identité." Les faits sont là : le Mexique ne dispute plus la Copa Libertadores – la Ligue des champions sud-américaine – depuis 2017 (La Ligue des champions de la Concacaf se révélant plus pratique et lucrative), son Championnat est désormais fermé sur le modèle des grandes Ligues US, et la sélection multiplie les matches chez son puissant voisin.

Batman et Don King

À la recherche d'authenticité, nous filons le lendemain matin à Tepito, au centre de Mexico. Un *barrio bravo* comme on dit ici, un quartier chaud dont sont sortis plusieurs footballeurs et boxeurs. Né dans la zone et "fier de l'être", Daniel Sanchez, 55 ans, attaque les clichés. "Les gens ont peur de venir et, au final, veulent tous rester, assure-t-il, casquette de Batman sur la tête. Il y a des problèmes, c'est vrai. Un jeune que je connais s'est d'ailleurs fait assassiner avant-hier. Mais la violence concerne surtout les gangs rivaux." Plutôt que d'évoquer les conséquences du narcotrafic sur la vie du quartier, ce commerçant tchatcheur préfère discuter football, ce sport qui lui a permis de rencontrer sa femme il y a trois décennies. Fan inconditionnel d'Atlante, un club historique de la capitale retombé en D2, il fait défiler sur son téléphone des selfies pris en compagnie de superstars : Neymar, Ronaldinho, Hazard, Agüero, Totti, Figo, Ancelotti, Puyol, Trezeguet…

"À chaque fois qu'un joueur vient au Mexique, je vais l'attendre à son hôtel ou à l'aéroport", rigole-t-il, enchaînant les anecdotes les plus dingues. Celle-ci, par exemple : "Un jour, Don King *(le célèbre promoteur de boxe)* est venu à Mexico et s'est fait voler sa montre en or. Elle a atterri dans le quartier et j'ai pu la porter quelques instants. Elle était telle- •••

Ci-dessus, de gauche à droite et de haut en bas : les joueurs de Pumas poing levé ; avec le tatouage dans le dos, un autre membre de "La Rebel" ; des fumigènes brandis par les supporters de Pumas aux abords de l'Olimpico Universitario ; une fresque en hommage à l'un des joueurs d'América ; enfin, la Cathédrale métropolitaine de Mexico, située sur la Plaza de la Constitucion (le "Zocalo"). En plan serré, de profil, avec les tatouages "kill" et "hate", le dénommé "Juliogan", membre au crâne rasé de "La Rebel" et repenti-bagarreur.

Ville de foot

En vue de la Coupe du monde 2026, l'Estadio Azteca se refait une beauté. Sa réouverture est programmée le 28 mars prochain. Il accueillera le match inaugural le 11 juin. En dessous, un musicien de "La Rebel" assure l'ambiance avec sa grosse caisse. À droite, un instant de la rencontre entre Club América et Monterrey.

••• ment lourde ! *(Rires.)"* Ou celle-là : "La sélection argentine a joué le quart du Mondial 86 contre l'Angleterre avec des faux maillots achetés à Tepito." Un incroyable épisode confirmé un jour par le défenseur Oscar Ruggeri, selon qui un intendant de l'Albiceleste s'était déplacé en urgence dans le quartier car Maradona et sa bande avaient échangé leurs seules tuniques contre celles des joueurs uruguayens à l'issue du huitième de finale (1-0).

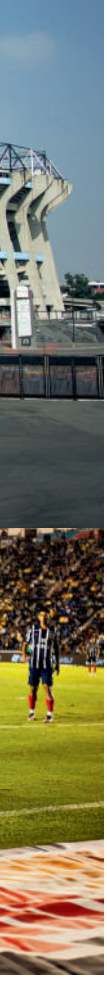
L'autre Maracana

Comme chaque dimanche, Dani a rendez-vous au Maracana. Pas le stade légendaire de Rio de Janeiro, non. Un petit terrain synthétique d'un vert éclatant niché entre des immeubles décrépits, la paroisse San Francisco et un marché bouillonnant. "C'est un endroit emblématique de Tepito", explique-t-il, une fois arrivé sur les lieux, où il est attendu pour disputer une *cascarita*, un match entre amis. Calé dans l'unique petite tribune, Gonzalo Juarez, 72 ans, rejoint la conversation. "Cet endroit était autrefois un modeste rectangle de terre sur lequel on se réunissait pour jouer, se souvient l'ancien, cigarette à la main. Il a toujours été sacralisé dans le quartier. Après le Mondial 70 *(remporté par la Seleçao)*, l'ambassade du Brésil a formé une équipe avec ses employés et d'anciens pros puis organisé un match ici. C'est devenu le Maracana. Notre fierté." Le théâtre d'affrontements passés à la postérité, parfois devant plusieurs centaines de spectateurs survoltés. "Plusieurs Championnats sont organisés, ça peut devenir assez chaud, confirme Daniel Sanchez. C'est plus spectaculaire que la D1."

Certains amateurs ou ex-pros monnaient d'ailleurs leur talent dans ces ligues parallèles appelées *talachas*, pouvant gagner jusqu'à 200 euros par rencontre. Le duel du jour, entre vétérans essentiellement, est plus relax. Sous sa casquette, un droitier maigrichon enchaîne les dribbles avant de tirer sur un joint à la mi-temps. Un calibre miniature est gravé sur sa joue. Après quelques embrouilles, tout le monde se réunit pour partager tacos et sodas à la bonne franquette. Nous y sommes conviés. Un exemple parmi d'autres de l'hospitalité à la mexicaine, à laquelle il faudrait consacrer un reportage entier, avec de longs passages sur la prodigieuse gastronomie locale.

L'exil des Aigles

Le week-end se conclut à l'Estadio Ciudad de los Deportes. L'affiche : Club América-Rayados de Monterrey. Soit le double champion en titre (qui a remporté un troisième titre consécutif à l'issue du Championnat) contre l'une des puissances modernes du pays, le CF Monterrey, rival des Tigres UANL d'André-Pierre Gignac, renforcé par l'ancien Marseillais Lucas Ocampos depuis septembre 2024 (et plus récemment par Sergio Ramos, en février, et Anthony Martial, en septembre). L'ambiance est étrangement amorphe autour



ON MANGE QUOI ? *Tortilla, viandes et épices*

1. Tacos
L'emblème de la cuisine mexicaine. Une galette à base de maïs (la tortilla), garnie de divers types de viande, ainsi que de citron vert, d'oignons en dés, de coriandre et de sauce pimentée. Une variante succulente : le *taco al pastor*, avec du porc cuit à la broche et de l'ananas.

2. Mole
Une sauce divine faite d'une multitude d'ingrédients parmi lesquels du cacao, des amandes, des cacahuètes, des piments et diverses épices. Le tout versé sur des morceaux de poulet. Spécialité des États de Puebla et Oaxaca, ce plat connaît une cinquantaine de recettes.

3. Chilaquiles
Des morceaux de tortilla frite baignée dans une sauce épicée rouge ou verte avec oignons, fromage râpé et crème fraîche. Peut aussi contenir viande ou œufs. Parfois accompagné de *frijoles* (haricots). Classique au petit-déjeuner.

4. Tortas
Des sandwiches servis à tous les coins de rue, dans un pain long, chaud et croustillant coupé en deux. Garnis d'avocat, de fromage, de haricots, d'oignons, de piments et d'une ou plusieurs viandes. Plusieurs combinaisons possibles, avec une sauce épicée, bien sûr.

5. Tamales
Des sortes de papillotes à base de farine de maïs farcies de plusieurs ingrédients selon les régions : viandes, légumes, sauces, œufs, piments, fruits… Elles sont cuites à la vapeur, le plus souvent dans des feuilles de bananier ou d'épi de maïs. Délicieux plat d'origine pré-hispanique.

de ce stade construit à quelques mètres de la Plaza de Toros, la plus grande arène au monde consacrée à la corrida. "Ce n'est pas chez nous", justifie Jesus Pena Cruz, leader de "La Monumental", le principal groupe d'ultras d'América, qui a compté dans ses rangs le Français Jérémy Ménez (janvier 2018-août 2019) et recruté Allan Saint-Maximin, en août. En attendant la fin des travaux à l'Azteca, l'équipe la plus titrée et médiatique du pays (seize fois championne depuis les débuts du professionnalisme en 1943) dispute en effet ses matches dans l'enceinte du rival Cruz Azul.

Conséquence : ce soir-là, le stade, sorte de Camp Nou réduit et vétuste, n'est rempli qu'à 65 %. Un affront pour cette équipe comptant des millions d'aficionados au Mexique et aux États-Unis. "C'est l'équivalent national du Real Madrid", compare l'historien Hector Hernandez, soulignant "l'ADN de vainqueur" d'un club "clivant", détenu par le puissant groupe multimédia Televisa. "Soit tu l'aimes, soit tu le détestes", confirme Julio Ibanez, journaliste suivant les *Aguilas* (Aigles) pour TUDN. Mal en point depuis le début de la saison, l'équipe de Mexico remporte ce jour-là un joli bras de fer au bout du suspense (2-1). Un final que de nombreux spectateurs, déjà partis, ratent. "Il y a une sorte de désamour pour le foot en ce moment, constate le reporter. Mais la passion va se réveiller en 2026. Le monde va tomber amoureux du Mexique." C'est écrit. ⬢ **Th. B.**

Bientôt centenaire, en 2027, Cruz Azul fait partie des grands clubs de Mexico. Il a décroché en 2021 son neuvième titre de champion du Mexique après 23 ans de disette. L'équipe séduit actuellement les observateurs par la qualité de son jeu.

Le point commun entre David Bellion, Maxence Caqueret, Marco Verratti et Rayan Cherki (de haut en bas et de gauche à droite) ? Leur passion pour les galeries et une recherche constante de nouveaux artistes, de nouvelles œuvres.

LES ARTISTES PARLENT AUX ARTISTES

Une nouvelle génération de joueurs se passionne pour l'art contemporain et n'hésite plus à pousser la porte des galeries et à collectionner. Par Louis Breton

L'art est-il le nouveau passe-temps des footballeurs ? La question peut surprendre. Les réponses aussi. Hopare, 36 ans, figure montante de l'art urbain, pose d'entrée : "De plus en plus de joueurs collectionnent, c'est un investissement. Mais, depuis quelques années, ils m'impressionnent par leur connaissance. Ils me demandent souvent comment je travaille et quand j'expose." L'artiste avait fait les gros titres en 2024 en vendant 520 000 euros une toile à Kylian Mbappé lors d'enchères au profit de la Fondation PSG.

Mais, dit-on, l'attaquant du Real Madrid n'est pas le plus mordu d'art. En collectionneurs avisés, les deux anciens Parisiens Marco Verratti et Javier Pastore arpentent les galeries les plus prisées et celles où sont exposés des artistes peu connus. "C'est clair qu'on assiste à un intérêt croissant des footballeurs pour l'art contemporain", appuie Arnaud Oliveux, commissaire-priseur chez Artcurial et qui officie lors des ventes aux enchères de la Fondation PSG. Avant, ils étaient timides. Il faut un élément déclencheur pour les mettre en confiance et une vente caritative peut en être une."

Les coups de cœur de De Bruyne et Caqueret

C'est justement ce qui a poussé Kevin De Bruyne à soudainement dévoiler une œuvre de sa collection privée. Le milieu offensif de Naples a mis aux enchères en septembre un tableau de Claus Bertermann pour la bonne cause afin de récolter des fonds au profit d'une association pour les enfants malades. On lui a alors demandé de nous raconter les origines de cette sensibilité artistique cachée depuis le début de sa carrière. "Ça vient de ma femme Michèle. Elle parcourt les galeries et suit des artistes sur les réseaux sociaux. Quand quelque chose lui plaît, on regarde ensemble pour voir si ça nous convient", explique De Bruyne. Est-ce aussi une manière d'investir ? "Bien sûr que l'art peut avoir de la valeur, mais ce n'est pas le cas ici. L'important, c'est que le tableau nous plaise et que nous puissions le regarder tous les jours. Ce sont souvent des coups de cœur."

Alex Martin/L'Équipe - Sébastien Leban/L'Équipe - Alexis Réau/L'Équipe - Instagram@rayan_cherk - Instagram@clausbertermann

SERGIO RAMOS, LE BOULIMIQUE

De tous les footballeurs, l'ex-défenseur du Real Madrid (39 ans) est certainement le plus gros collectionneur d'art. Cela fait quelques années que l'Espagnol, désormais au CF Monterrey (Mexique), empile les œuvres. Il poste régulièrement sur ses réseaux sociaux des photos de ses nouvelles acquisitions. Sa collection est composée de tableaux et de sculptures d'artistes de renom comme Manolo Valdés, Alex Katz ou encore Banksy. Mais aussi de peintres émergents comme l'Espagnol Belin qui mêle hyperréalisme et art urbain ou l'Américain Devan Shimoyama. Certaines œuvres achetées par le footballeur valent des centaines de milliers d'euros. Ce qui fait de lui un oiseau rare parmi les joueurs en activité à s'intéresser à l'art. Il est d'ailleurs très proche de certains artistes comme Manuel León Moreno, sévillan comme lui, à qui il a déjà acheté plusieurs œuvres. Est-ce suffisant pour faire de lui un acteur du marché de l'art ? "Je ne connais pas sa collection mais il faut plusieurs années pour en faire une. Et s'il veut encore monter d'un niveau, on parle de tableaux uniques à plusieurs millions d'euros", note Michael Dupouy. De quoi donner des idées à Ramos pour son après-carrière. ⬢ L. B.

Parmi les footballeurs ou anciens footballeurs comme Javier Pastore (à gauche), l'un des artistes le plus en vogue est l'Américain James Turrell (en haut, à gauche) ou encore Hopare, figure montante de l'art urbain (ci-dessus).

Maxence Caqueret fonctionne aussi ainsi. L'ancien Lyonnais collectionne tableaux et sculptures d'art contemporain. "C'est une question de ressenti, il y a tellement de belles œuvres, raconte-t-il depuis Côme. C'est une passion qui m'apaise et que je peux partager avec ma femme." Son goût pour l'art s'est développé grâce aux conseils d'un kiné de l'OL, qui lui a recommandé de se rendre dans une galerie du centre-ville. "J'ai adoré. Ça permet de sortir du monde du foot." Lors de ses années lyonnaises, il discute régulièrement avec Rayan Cherki. Les deux s'échangent leurs bonnes adresses et comparent leurs artistes préférés.

Le nouveau Cityzen est décrit comme un grand passionné d'art. "Si vous le lancez sur le sujet, il vaut mieux s'asseoir", lance l'un de ses conseillers, qui le met régulièrement en contact avec des artistes. C'est comme cela que Cherki a pu rencontrer le peintre Julien Durix après un match puis collaborer avec lui. "Je ne fais jamais d'œuvres sur commande mais là, c'était différent, car c'était pour une association", retrace l'artiste, qui a réalisé un portrait du joueur sous le maillot de l'Olympique Lyonnais à l'aide de mille roses de soie.

"Une passion qui m'apaise et que je peux partager avec ma femme"
Maxence Caqueret, milieu de Côme

La reconversion de Bellion

Michael Dupouy, collectionneur reconnu, tempère cette ruée des footballeurs vers l'art contemporain. "J'en vois très rarement dans les foires, à part Michael Ballack *(ancien milieu international allemand)*. Il est très difficile de se procurer une œuvre rare, c'est une question de confiance et d'influence", souligne-t-il. Avant de préciser : "Les footballeurs ont mauvaise réputation. J'ai l'impression que ça change mais, pour les grandes œuvres très cotées, ils n'ont pas encore beaucoup de poids". Surtout face à d'autres acteurs du marché plus fortunés et déjà très bien intégrés comme le propriétaire du Stade Rennais, François Pinault, l'un des plus grands collectionneurs au monde.

Certains font preuve de créativité et se distinguent par leur très forte connaissance du milieu. C'est le cas de David Bellion. Au téléphone, l'ex-attaquant de Bordeaux et de Manchester United enchaîne les références pointues. "J'adore Gerhard Richter, Wolfgang Tillmans, James Turrell. Chacun peut collectionner selon ses goûts et son argent. Le plus important, c'est que ce soit une histoire d'émotions." Lui a fait de sa passion pour l'art son métier en devenant directeur créatif. Et compte montrer la voie aux autres footballeurs sensibles au coup de pinceau des maîtres. ⬢

Franck Faugère/L'Équipe - artsconnected.org - Stéphane Mantey/L'Équipe - Instagram@hopare1

SAVICEVIC, SANS FILTRE

Deuxième du Ballon d'Or 1991, derrière Jean-Pierre Papin, qu'il égratigne volontiers, l'attaquant incarnait à merveille les "Brésiliens d'Europe", surnom donné aux talentueux footballeurs de l'ex-Yougoslavie. Une des bêtes noires des Français se raconte sans langue de bois.

Par Valentin Pauluzzi, à Podgorica (Monténégro). Photos Savo Prevelic/L'Équipe

"Vous voyez l'inscription OFK Titograd là-bas, celle de mon tout premier club ?" Depuis le deuxième étage du siège de la Fédération de football monténégrine, dont il est président, Dejan Savicevic peut contempler tout le complexe sportif rassemblant la crème du football local *(sélections nationales et les clubs de Buducnost et de l'OFK Titograd)*, en bordure est de Podgorica. Celui que l'on surnomme "le génie" est justement né dans la capitale du Monténégro et y est immédiatement revenu après la fin de sa carrière, en 2001. Lorsqu'on lui demande à quel moment le football français a fait sa connaissance, il percute tout de suite : "C'était dans le stade du Partizan, en match qualificatif pour la Coupe du monde 1990. Platini était sélectionneur, la France menait 2-1 et on a renversé la rencontre *(3-2)*." Il n'ose s'attribuer les mérites de ce succès, alors qu'il est l'auteur des deux passes décisives *(pour Safet Susic et Dragan Stojkovic)* après son entrée en jeu. Nous sommes en novembre 1988.

Nostalgique du dictateur Tito

Quelques semaines plus tard, Savicevic apparaît pour la première fois au classement du Ballon d'Or avec un point. "Mamma mia ! Ça, je ne le savais pas", réagit-il, agréablement surpris. Il a alors 22 ans et vient de rejoindre l'Étoile Rouge de Belgrade, en provenance du Buducnost, le principal club monténégrin, basé à Podgorica, qui s'appelait alors Titograd – littéralement "la ville de Tito", du nom du maréchal qui a dirigé la Yougoslavie d'une main de fer de 1945 jusqu'à sa mort en 1980.

"Pour moi, ce n'était pas un dictateur comme Ceausescu en Roumanie ou Hoxha en Albanie, assure-t-il, alors que 15 000 opposants politiques ont été emprisonnés sur l'île de Goli Otok. On avait un passeport parmi les trois plus puissants au monde. Mes parents bossaient à la compagnie nationale des chemins de fer. On avait une voiture, on appartenait à •••

Dejan Savicevic pose dans les couloirs du siège de la Fédération du Monténégro dont il est à la tête depuis 2006.

Sur les traces de...

Dejan Savicevic a débuté sa carrière dans la capitale du Monténégro, au Buducnost Titograd (à droite en bleu), avant de rejoindre l'Étoile Rouge Belgrade, club avec lequel le gaucher décrochera la C1 en 1991 (ci-contre), face à l'OM. L'année suivante, il rejoindra l'AC Milan et ses grands noms pour étoffer son palmarès avec une nouvelle Ligue des champions (en haut, à gauche), en 1994, contre le FC Barcelone. Le Monténégrin effectuera une dernière pige au Rapid Vienne (ci-dessus) avant de raccrocher définitivement les crampons, en 2001.

••• la classe moyenne. Ma mère se rendait deux fois par an en bateau à Bari pour acheter des vêtements. On avait des standards plus élevés que l'Italie du Sud." Comme beaucoup de personnes de sa génération, Savicevic assume la nostalgie de cette époque : "On ne pouvait pas voter, il n'y avait que le Parti communiste. Mais on vivait bien, tout était tranquille. Maintenant, il y a dix partis politiques, mais les gens ont faim. C'est ça, la démocratie..."

Système D et Michel Platini

Enfant des années 1970, le gaucher admire son compatriote d'alors : "Safet Susic est le meilleur joueur de l'ex-Yougoslavie que j'aie vu de mes propres yeux." Et il tente d'en réitérer les exploits dans les rues de Titograd : "On avait cette culture-là : on jouait partout, des quatre contre quatre, des cinq contre cinq. C'est simple, j'étais le Maradona du football de rue, assène-t-il avec un grand sourire. Même quand je jouais en Première Division avec le Buducnost, après l'entraînement, je montais dans ma voiture, je roulais à bloc pour rejoindre mes copains et disputer des tournois sur du macadam."

Sa première licence de foot à onze, il l'obtient relativement tard : "À l'OFK Titograd, le deuxième club de la ville, j'avais 15 ans. Enfin, j'avais fait un premier essai au Buducnost un an plus tôt. J'avais acheté des nouveaux crampons, on ne m'a pas convoqué pour un tournoi, alors j'ai envoyé chier tout le monde !" Le caractère est déjà bien affirmé, et c'est aussi ce qui lui permet d'émerger dans la plus petite des six Républiques composant la Yougoslavie : "Il n'y a eu qu'un grand joueur monténégrin avant moi et Predrag Mijatovic, c'était Ante Mirocevic, qui a notamment joué à Sheffield Wednesday. Vous savez, nous étions 750 000 personnes ; maintenant, on est même moins *(environ 620 000)*. Beaucoup ont émigré aux États-Unis ou en Allemagne. C'était une époque où le terrain du Buducnost était éclairé avec de grands miroirs pour projeter la lumière du soleil. C'est lorsque je suis allé à l'Étoile Rouge qu'ils ont investi dans des projecteurs." C'est aussi le système D pour regarder les

"On jouait partout. C'est simple, j'étais le Maradona du football de rue"

Le classement de 1991

1. **Jean-Pierre Papin** (FRA, Marseille), 141 points
2. **Lothar Matthäus** (ALL, Inter Milan), 42 pts
–. **Darko Pancev** (YOU, Étoile Rouge), 42 pts
–. **Dejan Savicevic** (YOU, Étoile Rouge), 42 pts
5. **Robert Prosinecki** (YOU, Ét. Rouge, Real Madrid), 34 pts
6. **Gary Lineker** (ANG, Tottenham), 33 pts
7. **Gianluca Vialli** (ITA, Sampdoria), 18 pts
8. **Miodrag Belodedici** (ROU, Étoile Rouge), 15 pts
9. **Mark Hughes** (GAL, Manchester United) 12 pts
10. **Chris Waddle** (ANG, Marseille), 11 pts
11. **Michael Laudrup** (DAN, FC Barcelone), 7 pts
12. **Rudi Völler** (ALL, AS Rome), 5 pts
13. **Aitor Begiristain** (ESP, FC Barcelone), 3 pts
–. **Stéphane Chapuisat** (SUI, Uerdingen, Dortmund), 3 pts
–. **Bruno Martini** (FRA, Auxerre), 3 pts
–. **Paul McGrath** (IRL, Aston Villa), 3 pts
–. **Dean Saunders** (GAL, D. County/Liverpool), 3 pts
–. **Hristo Stoitchkov** (BUL, FC Barcelone), 3 pts
19. **Roberto Mancini** (ITA, Sampdoria), 2 pts
–. **Marco van Basten** (HOL, AC Milan), 2 pts
21. **Laurent Blanc** (FRA, Montpellier/Naples), 1 pt
–. **Guido Buchwald** (ALL, VfB Stuttgart), 1 pt
–. **Thomas Doll** (ALL, Hambourg/Lazio R.), 1 pt
–. **Stefan Effenberg** (ALL, Bayern Munich), 1 pt
–. **Ruud Gullit** (HOL, AC Milan), 1 pt
–. **Gheorghe Hagi** (ROU, Real Madrid), 1 pt
–. **Guy Hellers** (LUX, Standard Liège), 1 pt
–. **Alexeï Mikhaïlitchenko** (URSS, Samp., Rangers), 1 pt
–. **Gianluca Pagliuca** (ITA, Sampdoria), 1 pt
–. **Gary Pallister** (ANG, Manchester United), 1 pt
–. **Dimitris Saravakos** (GRE, Panathinaikos), 1 pt

Jean-Claude Pichon/L'Équipe - Bruno Fablet/L'Équipe - Hans F. Punz/Gepa/Icon Sport

DR - Nicolas Luttiau/L'Équipe

chaînes étrangères : "On dirigeait la parabole vers le répéteur du mont Lovcen. On captait les deux chaînes yougoslaves et deux italiennes : Rai 1 et Rai 2. Je connais par cœur la formation de la Juve de l'époque : Zoff, Cabrini, Scirea… Platini était mon idole, puis ensuite Maradona *(Naples)*, le plus grand de tous les temps."

En janvier 1983, à seulement 16 ans et demi, Savicevic fait ses débuts pros avec le Buducnost, et en devient titulaire à sa majorité. Les saisons se suivent et se ressemblent : lutter pour ne pas descendre, représenter presque seul le Monténégro, avec les voisins du Sutjeska Niksic. "J'étais aussi titulaire chez les jeunes des sélections yougoslaves. Quand il s'agissait de partir ailleurs, 90 % des joueurs monténégrins allaient en Serbie – à l'Étoile Rouge, au Partizan ou à Vojvodina. C'était la destination des *(chrétiens)* orthodoxes. Les musulmans, eux, allaient à Sarajevo."

"Si on était restés unis, on aurait sans doute pu gagner une grosse compétition"

Conflits meurtriers et génération éparpillée

À la fin des années 1980, les courants indépendantistes montent, préludes de la guerre à venir : "Je me souviens très bien d'un match amical à Zagreb contre les Pays-Bas *(0-2)*, juste avant la Coupe du monde 1990. De nombreux spectateurs ont tourné le dos pendant l'hymne. Sur le moment, j'en rigolais, mais c'est après que j'ai compris. Nous, au Monténégro, on était très liés à la Serbie, même si notre indépendance avait été reconnue une première fois dès 1878. Quand vous êtes jeune, vous ne vous intéressez pas à la politique. En sélection, quand on se retrouvait, on ne parlait pas de ces connards qui ont fait ce qu'ils ont fait *(les guerres des Balkans ont duré de 1991 à 2001 et causé la mort d'environ 140 000 personnes)*."

À la Coupe du monde 1990, où la Yougoslavie se hisse jusqu'en quarts de finale – éliminée par l'Argentine *(0-0, 2-3 aux t.a.b.)* –, les préférences nationalistes auraient pourtant eu une incidence, selon Savicevic : "Le sélectionneur, Ivica Osim, favorisait les Bosniens, comme Susic, qui avait 35 ans. Moi, j'en avais même pas 24, j'étais plus fort que lui à ce moment-là, mais j'étais sur le banc. Tout comme le plus souvent Jarni, Prosinecki, Pancev…" Les talents de cette génération se dispersent après l'éclatement de la Yougoslavie en 1991. Savicevic continue d'énumérer les noms : "Boban, Boksic, Stojkovic, Stanic, Jokanovic… Si on était restés unis, on aurait sans doute pu gagner une grosse compétition."

Mais la Yougoslavie est privée de l'Euro 1992, suspendue à cause des conflits meurtriers, et elle ne participe pas aux qualifications pour le Mondial 1994 et l'Euro 1996 : "Je dispute la Coupe du monde 1998 avec une blessure à un genou, je n'aurais pas dû y aller. En revanche, j'ai refusé d'aller à l'Euro 2000. À la fin, je ne jouais que des bouts de match, certains supporters commençaient à me siffler. Alors j'ai laissé la place aux jeunes, Kovacevic, Milosevic…" Savicevic s'est largement rattrapé en club. À l'Étoile Rouge de Belgrade, il forme un trio redoutable aux côtés de Dragan Stojkovic et Darko Pancev. Le premier, il le retrouvera en •••

Sur les traces de...

••• finale de la Coupe des clubs champions européens 1991 contre Marseille (0-0, 5-3 aux t.a.b.). "Mais c'est le match le plus moche que ma génération ait disputé. Le club s'est gouré sur toute la ligne.

Dejan Savicevic
59 ans. Né le 15 septembre 1966 à Titograd (Yougoslavie, aujourd'hui Podgorica, au Monténégro). 1,81 m ; 78 kg. Milieu offensif. International yougoslave (56 sélections, 19 buts).

Parcours de joueur
OFK Titograd (1981-1983), Buducnost Titograd (janvier 1983-1988), Étoile Rouge Belgrade (1988-1992, puis janvier-juin 1999), AC Milan (1992-janvier 1999), Rapid Vienne (1999-2001).

Parcours d'entraîneur
Serbie-et-Monténégro (mai 2001-juin 2003).

Palmarès de joueur
Coupe intercontinentale 1991 ; Coupe des clubs champions 1991 et Ligue des champions 1994 ; Supercoupe d'Europe 1994 ; Championnat d'Italie 1993, 1994 et 1996 ; Championnat de Yougoslavie 1990, 1991 et 1992 ; Coupe de Yougoslavie 1990 ; Supercoupe d'Italie 1993 et 1994.

André Lecoq/L'Équipe - L'Équipe

Moins impactant en sélection qu'en club, l'international yougoslave, ci-dessous aux côtés de son compatriote Dragan Stojkovic dans les rues de Milan, fera les beaux jours du club rossonero durant six saisons. Sous les ordres de Fabio Capello, le gaucher à la technique soyeuse martyrisera les défenses adverses, comme celle du PSG d'Alain Roche lors du match aller des demi-finales de la Ligue des champions 1995 (à gauche).

Bernard Tapie avait commissionné des agents yougoslaves qui nous proposaient des pots-de-vin *(sur ce match, aucune enquête n'a pu confirmer une tentative de corruption)*. Quand les dirigeants l'ont appris, ils nous ont emmenés à Bari pour une semaine de mise au vert, dans un château entouré d'oliviers. On s'entraînait une fois par jour, et le reste du temps, on ne faisait rien. Résultat : on a tous pris un ou deux kilos. Il y avait une énorme pression, parce qu'en 1966, le Partizan s'était incliné en finale contre le Real Madrid *(1-2)*. On était jeunes, on n'a pas su gérer tout ça." À l'écouter, son équipe semble avoir perdu ce match… : "L'OM était une grande équipe et ils nous ont dominés. On s'est contentés de défendre. J'étais aligné numéro 10 face à Amoros, Mozer, Di Meco… J'ai mal joué. Mais je pense que le club – et non l'équipe – méritait d'avoir cette coupe dans son armoire à trophées."

Le Milan de Capello et les faux départs

Parmi les adversaires, il y a donc "Pixie" Stojkovic : "Il était énervé de ne pas avoir débuté le match, c'est pour ça qu'il a refusé de frapper son tir au but *(et parce qu'il affrontait son ancien club, voir le* France Football *de mai)*. Tant mieux pour nous !"

Cette année-là, l'Étoile Rouge remporte son Championnat national et la Coupe intercontinentale. "On aurait aussi pu gagner la Supercoupe d'Europe, mais l'UEFA a décidé de la faire jouer en un seul match *(en raison de la guerre)*, celui qu'on perd à Old Trafford *(0-1)* contre Manchester United. On a aussi été la première sélection qualifiée pour l'Euro 1992. Que pouvions-nous faire de plus pour que l'un d'entre nous gagne le Ballon d'Or ? Moi, Pancev ou Prosinecki."

"Papin ? C'était un bon avant-centre, mais pas un joueur au niveau du Ballon d'Or comme Van Basten ou Weah"

Le dribbleur monténégrin et le buteur macédonien se classent deuxième ex aequo, le milieu croate termine cinquième. Côté OM, seuls deux joueurs reçoivent des voix : Jean-Pierre Papin (lauréat) et Chris Waddle (10e). Mais Savicevic reste sceptique face à cette logique arithmétique : "J'ai retrouvé Papin au Milan *(entre 1992 et 1994)*. Nous étions coéquipiers, pas amis. Est-ce que c'était un grand attaquant ? C'était un bon avant-centre, mais pas un joueur au niveau du Ballon d'Or comme Marco van Basten ou George Weah, deux autres de mes coéquipiers qui l'ont gagné. Au Milan, même Daniele Massaro marquait plus que lui *(uniquement en 1993-1994)*. Il a probablement brillé dans une équipe construite pour lui, avec les Waddle et Abedi Pelé." En 1992, Savicevic est en âge de quitter le Championnat yougoslave selon les règles de son pays et les offres ne manquent pas : "Il y avait Monaco, le Milan et la Juve. Vingt ans plus tard, j'ai appris que le Real et le Barça me voulaient aussi." Ce sera finalement le Milan, son gros salaire et sa grosse concurrence (Boban, Donadoni, Gullit, Lentini). Sur ses six saisons en rouge et noir, il en passe cinq sous les ordres de Fabio Capello : "La pire chose pour un joueur, c'est d'aller dans un club où le coach ne le veut pas. Et c'est ce qui m'est arrivé. J'ai su plus tard que c'était le président Berlusconi qui me désirait. J'ai rapidement pensé à partir. •••

BUZZI/Imago/Psnewz - Patrick Boutroux/L'Équipe

L'objectif du président de la Fédération du Monténégro : faire participer le pays à sa première grande compétition internationale.

••• J'avais d'ailleurs une opportunité pour aller à Marseille." Les faux départs se multiplient. "Il y avait la limitation des trois joueurs étrangers à aligner *(avant l'arrêt Bosman en 1995)*, cela m'a pénalisé, Capello aussi. J'ai été le premier à refuser le banc de touche en Italie, avant un match contre Anderlecht. En 1994, Ginola était sur le point de signer, j'ai demandé à être vendu. J'avais presque 28 ans, on venait de faire le doublé C1-Championnat, et je devais encore faire mes preuves ! En 1997, Figo était annoncé. J'ai réagi pareil. Finalement, ils ont recruté Ibrahim Ba. Je ne le percevais pas comme une menace : c'était plus un sprinteur avec un ballon."

Fédération du Monténégro et jeune génération

L'expérience milanaise de Savicevic *(34 buts en 144 matches)* a été traversée par les coups de gueule et les blessures : "À l'Étoile Rouge, j'étais un numéro 10 libre de mes mouvements. Au Milan, j'ai dû m'adapter à la zone de terrain où je devais travailler, et non jouer." Capello finit par trouver la bonne formule, en l'alignant en 9 et demi dans son 4-4-2, derrière l'avant-centre. Mais c'est bien depuis le long de la ligne de touche qu'il inscrit son bijou en finale de la C1 1994 contre le Barça (4-0) : "Ce but... C'est l'un des trois où j'ai vu le ballon entrer avant qu'il ne soit entré. J'ai célébré avant qu'il ne touche le filet. Et puis j'avais l'expérience de ma première finale. Ce n'était plus une question de vie ou de mort."

Pourtant, cette frappe lobée excentrée n'est pas le sommet de sa carrière, selon lui : "La saison suivante, j'étais encore plus fort. Mon plus grand regret, c'est de ne pas avoir disputé la finale contre l'Ajax *(0-1)* à cause d'une blessure." En demies, Savicevic élimine presque à lui seul le PSG : passe décisive pour Boban au Parc des Princes (1-0), doublé au retour à San Siro *(2-0)*. Savicevic 3-France 0. Mais le corps est fatigué, la tête aussi : "Je ne supportais plus la pression constante. Au centre d'entraînement de Milanello, il y avait une vingtaine de journalistes. Parfois, je boycottais la presse, sans raison."

Après une ultime expérience au Rapid Vienne, il raccroche en 2001 et prend les rênes de la sélection de Serbie-et-Monténégro, avant de se consacrer à la Fédération du Monténégro, qu'il préside depuis 2006 : "Le football, c'est la seule chose que je sais faire. J'ai démarré avec deux employés, aujourd'hui nous en avons cinquante. On se développe, on investit." Petit bémol : la Croatie, la Serbie, la Slovénie, la Bosnie et même la Macédoine du Nord ont participé à de grandes compétitions, mais toujours pas le Monténégro. Barragistes pour les qualifications de l'Euro 2012, les *Hrabri Sokoli (Braves Faucons)* courent toujours après cet objectif, malgré la présence de joueurs du calibre de Mirko Vucinic ou Stevan Jovetic. Ils ne verront pas non plus le Mondial 2026 (4es de groupe derrière les Croates, les Tchèques et les Féroïens). "La Macédoine et la Géorgie se sont qualifiées pour l'Euro via la Ligue des nations. Nous, on redescend en Ligue C, donc pourquoi pas ? Et puis, les U19 ont disputé l'Euro *(en juin, en Roumanie)*. C'est une bonne génération, celle d'Andrija Bulatovic, qui vient de rejoindre Lens." Savicevic est-il un modèle pour eux ? "Plus le temps passe, moins ils savent qui je suis. Ça veut dire que je vieillis. Après tout, je vais sur mes 60 ans." ⬢ V. P.

"Face au Barça, j'ai fêté mon but avant que le ballon ne soit entré"

Nom Diallo
Prénom Ibrahima
Âge 44 ans
Pays Guinée

Média AfrikInfoMédia
Clubs préférés Real Madrid et Horoya Athlétic Club (Guinée)

Nombre de participations au jury du ballon d'or 14
Son "score" (nombre de fois où il a donné le vainqueur final) 9/14

"GUIRASSY FAIT LA FIERTÉ DU PAYS"

"C'est une grande déception pour les Guinéens de voir que notre pays ne pourra pas organiser la Coupe d'Afrique des nations 2025 *(la Guinée s'est vue retirer en 2022 l'organisation de l'épreuve, qui débutera au Maroc en décembre, en raison de retards et d'un manque d'infrastructures).* La Guinée est un grand pays de football, cela aurait été notre première CAN et nous y tenions absolument. C'est partie remise parce que le gouvernement et la Fédération se projettent pour soumettre une autre candidature.

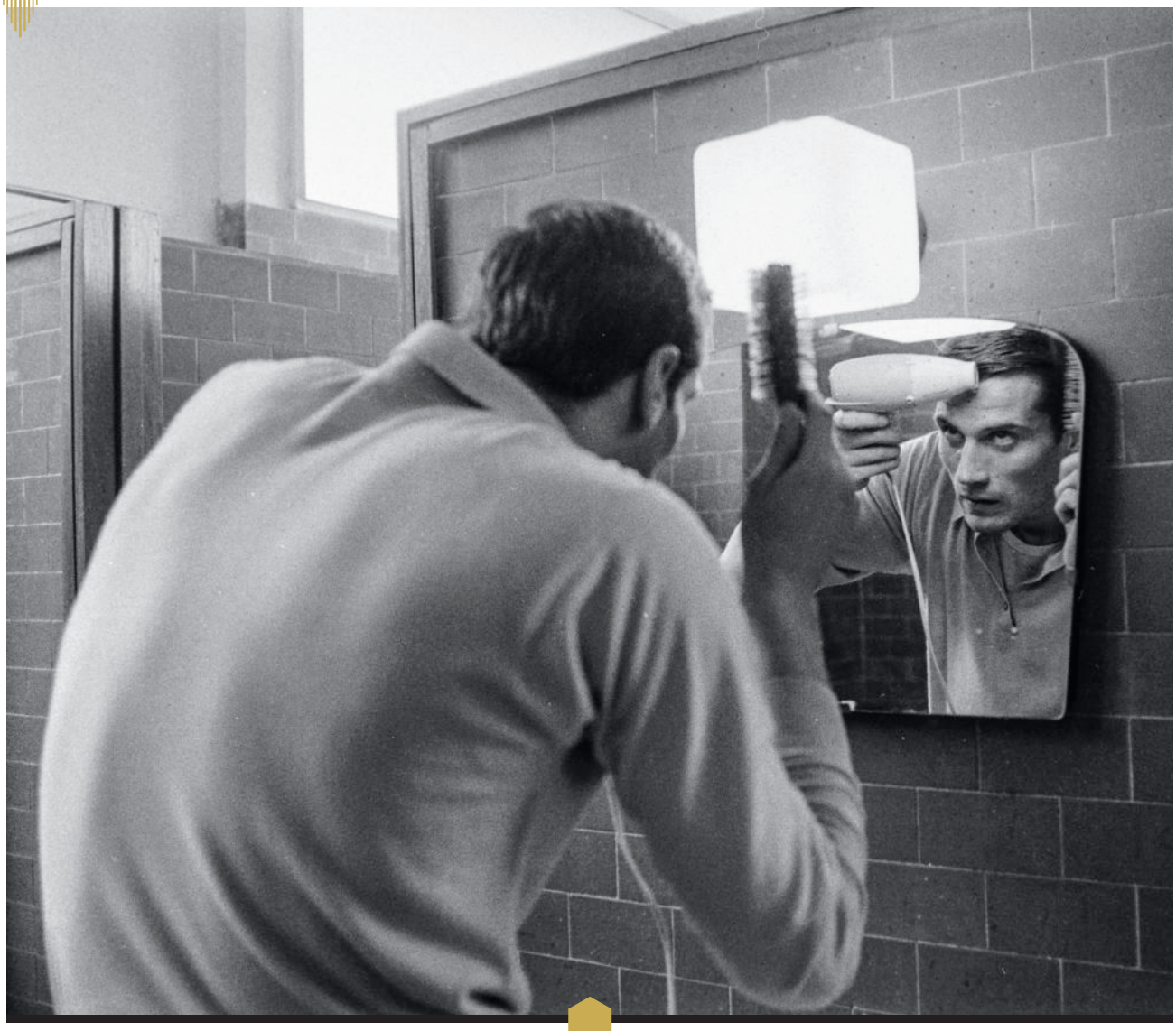
Actuellement, le Syli national *(la sélection)* ne joue pas en Guinée parce que nous n'avons pas encore de stade certifié par la FIFA et la Confédération africaine de football. Les travaux du stade du 28-Septembre *(à Conakry)* sont très avancés, cette enceinte historique devrait être disponible en janvier ou en février. Le fait de ne pas évoluer à domicile affecte beaucoup les prestations de notre équipe. Jouer au Maroc ou en Côte d'Ivoire n'est pas la solution. Il nous manque notre douzième homme. Concernant la non-qualification de la Guinée à la Coupe du monde 2026 *(4e de son groupe derrière l'Algérie, l'Ouganda et le Mozambique)*, les gens sont abattus, désarçonnés et déçus des résultats. Quand on voit le Cap-Vert qui émerge et qui s'est qualifié pour le Mondial, on se dit que tout était possible.

"Avec la non-qualification au Mondial, les gens sont abattus"

Malgré tout, il faut reconnaître que Serhou Guirassy *(29 ans, Borussia Dortmund)* fait la fierté du pays. C'est le meilleur Guinéen et, pour moi, il est proche *(44 buts en 2024-2025)* du niveau de Kylian Mbappé et d'Ousmane Dembélé. Il aurait mérité d'être mieux classé au Ballon d'Or *(21e avec 25 points).* Il doit encore renforcer son équipe de communication, c'est extrêmement important pour qu'il ait plus de visibilité. Le chef de l'État lui a octroyé un passeport diplomatique, parce qu'aujourd'hui, Guirassy est un ambassadeur du foot guinéen. Il fait honneur à notre pays, c'est notre porte-étendard. Pour les deux prochaines années, on ne pourra miser que sur lui, parce qu'il est le joueur XXL capable de porter le pays.

Mais des académies poussent. Avec le soutien de l'État, dans les cinq à dix prochaines années, d'autres Guirassy, Titi Camara, Pascal Feindouno ou Naby Keïta pourront éclore, et la Guinée pourra s'affirmer sur le plan international. Il faut que les dirigeants, de la Fédération au ministère des Sports, travaillent ensemble pour propulser notre foot au plus haut niveau." **Némir Chelhot**

Illustration Laura Acquaviva



L'EFFET MIROIR

En février 1967, Giacinto Facchetti, le jeune homme de 24 ans qui se recoiffe soigneusement, possède déjà une belle carte de visite avec l'Inter, le seul club dont il portera le maillot, de 1960 à 1978. Champion d'Italie en 1963, 1965 et 1966, il compte aussi déjà deux C1 et une brillante deuxième place au Ballon d'Or 1965 derrière le Portugais Eusebio. Cet élégant arrière gauche va révolutionner son poste. Ancien ailier repositionné défenseur par Helenio Herrera, Facchetti va faire des latéraux les premiers attaquants, apportant le surnombre en phase offensive. Herrera se plaisait à dire : "Quand Giacinto joue, c'est son ailier qui est au marquage."

OFFRE EXCEPTIONNELLE D'ABONNEMENT

FRANCE FOOTBALL
À L'ORIGINE DU BALLON D'OR

+

L'ÉQUIPE

1 AN
99€
au lieu de ~~179€~~

plus de **44 %** de réduction

Recevez FRANCE FOOTBALL, chaque mois chez vous.

+

Bénéficiez de l'abonnement à L'ÉQUIPE numérique.

- **France Football livré** directement **chez vous,** chaque mois.
- + **Tous les articles** de L'Équipe numérique **en illimité.**
- + Le journal **L'Équipe et ses hors-séries** en version numérique.
- + **Le meilleur du foot international en direct vidéo** sur la chaîne L'Équipe live foot : Matches internationaux, Serie A, Coupes d'Espagne et d'Italie.
- + Accès à **toutes nos créations originales L'Équipe explore :** documentaires, podcasts et longs-formats.

BULLETIN D'ABONNEMENT

À retourner, accompagné de votre règlement sous enveloppe non affranchie à :
Service abonnement France Football - Libre réponse 73783 - 60647 Chantilly Cedex.

☑ **Oui**, je m'abonne 1 an pour 99 € au lieu de ~~179~~ €.

Offre 1 an : 12 nos de France Football + l'abonnement L'Équipe numérique pendant 12 mois.

Nom ..... Prénom .....

Adresse .....

Code postal |_|_|_|_|_| Ville .....

Si vous ne souhaitez pas recevoir de propositions de nos partenaires par courrier postal, cochez cette case ☐

E-mail **indispensable pour vous donner accès à l'abonnement L'Équipe numérique** et au programme de fidélité :

..... @ .....

☐ J'accepte que L'Équipe, éditeur de France Football, m'adresse les offres de ses partenaires.

☐ **Je règle par carte bancaire**

N° carte |_|_|_|_| |_|_|_|_| |_|_|_|_| |_|_|_|_| Expire fin |_|_| |_|_|

☐ **ou par chèque à l'ordre de France Football**

Date et signature obligatoires

Offre valable jusqu'au 31-12-2025 en France métropolitaine et réservée aux nouveaux abonnés de France Football et de L'Équipe numérique. Tarif normal : 179€ pour 1 an. France Football, supplément de L'Equipe, ne peut être vendu séparément. Pour plus d'informations, nous vous invitons à lire nos CGV sur https://www.lequipe.fr/cgv Les informations recueillies sont destinées à L'Équipe et aux sociétés de son groupe éditeur de France Football pour la création et la gestion de votre compte, vous offrir de participer à des jeux-concours et à des études et nous permettre de communiquer avec vous. Selon l'expression de vos choix, vous pourrez être recontacté directement par eux par voie postale. Conformément à la législation, vous disposez de droits que vous pouvez exercer à l'adresse e-mail dpo@amaury.com ou par courrier à DPO Groupe Amaury – 40-42 Quai du Point-du-Jour – 92100 Boulogne Billancourt cedex. Pour plus d'informations, nous vous invitons à consulter notre charte des données personnelles à l'adresse https://www.lequipe.fr/politique-confidentialite/

L'Équipe – RCS Nanterre 332 978 485/**AFF2025**

BRUT
PARIS
1965

VOUS N'OSEZ PAS LEVER LES BRAS ?

CHANGEZ DE DÉODORANT

Crédit photographique : Louis Lepron. 921 077 160 R.C.S. Nanterre

SENTIR BON, POUR DE BON

PARFUM LONGUE DURÉE - 48H D'EFFICACITÉ